

La rose est sans pourquoi

Récit de vie



Philippe Lefebvre

À la mémoire de Gilles Desroches

À la vivance de Franck Huet

À Stéphane Zagdanski

À mes parents

À Louise Gaxie, le cœur de mon cœur

Table des matières

Tohu-bohu	4
Dénégations et des sidérations	16
Si noué.....	22
Séparé	32
Grand fauve.....	36
Imaginaire	39
Perte sèche	49
Pourquoi pas ?.....	53
Louise.....	56
Dernier coup de ciseaux	57
Vœu de pieu	58
Paranoïde.....	59
Musique	61
Trésor.....	62
Ithaque.....	63
Douleur d'amour	65
Paris sans amour	66

Tohu-bohu

Ça a commencé la nuit de mes 17 ans. Dans la nuit du 13 au 14 mai 1998. Je devrais plutôt dire « ça a rompu ». Un tremblement de terre, une catastrophe naturelle s'est produite en moi cette nuit. Bon, cela faisait un moment que ça n'allait pas trop, mais cette nuit a marqué une rupture dans le continuum espace-temps de ma vie. Il y a un « avant » et un « après » cette nuit.

Je me croyais amoureux d'une nana qui ne me le rendait pas. J'avais cristallisé autour de cette fille un amour de l'amour, je l'avais idéalisée, élevée au rang de divinité féminine de l'amour. Dans ces conditions, pas étonnant que ça n'ait pas marché. Bref, cette nuit, comme lors de beaucoup d'autres, j'invoquais le dieu Amour de se révéler entre elle et moi, dans un état transi et mystique, lorsque...

Je ne sais pas comment raconter ça. Il y a plusieurs versions... il y a la version de mon ressenti et il y a ma version d'aujourd'hui avec tout le recul que j'ai sur cet événement 17 ans plus tard. Ce que j'ai cru, ce que j'ai vu, ce que j'ai ressenti à ce moment-là, je n'ai pu (et ne peux ?) le nommer que comme la vision de Dieu. Une lumière blanche envahissante, un tremblement dans tout mon corps, des voix qui se mettent à parler dans ma tête, tout cela dans une sensation extrêmement intense et violente.

Peu après le paroxysme de cette sensation, je me suis levé de mon lit, habillé, sorti de chez moi (de chez mes parents) et ai erré toute la nuit en proie à un délire mystique dont le mot d'ordre était de retrouver l'objet de mon amour. Il y avait deux voix qui s'affrontaient de part et d'autre de ma tête, qui alternaient, comme dans les bandes dessinées lorsqu'un personnage est soumis à une tentation. Sauf que là, il n'était pas question de tentations ; l'une des deux voix était agressive, évoquait la dureté et la violence de ce que j'étais en train de vivre, tandis que l'autre me contait fleurette, me parlait de petits oiseaux qui chantent dans les bois, et m'invitait à vivre l'amour à l'origine de ce délire. J'ai marché, erratique, délirant, guidé par des signes qui n'existaient que pour moi, en quête de cet amour. Pendant une douzaine heures. Et

quand le soleil était haut dans le ciel, j'ai eu la conscience de mon anniversaire, de mes parents qui devaient être morts d'inquiétude, et j'ai pris le chemin du retour.

Dans mon délire, j'étais persuadé que mes parents étaient morts, réellement, d'inquiétude. Une fois à la maison, je croyais que ma mère m'était visible par l'opération du Saint-Esprit, puisqu'elle devait être morte, et que mon père était Dieu Le Père. Mes parents, évidemment, ont tenté de comprendre l'incompréhensible. En l'espace de quelques heures, le monde s'était effondré, tous mes repères complètement foutus en l'air, et un abîme s'était créé entre le réel et la dimension délirante dans laquelle j'évoluais.

On a tenté, ça paraît insensé, de fêter mon anniversaire avec des amis proches de la famille. Mais mon délire persistait, et je me suis échappé de cette ambiance familiale pour le vivre. L'intensité d'un délire de la sorte agit comme une drogue, le paroxysme sensationnel qu'on y atteint est très addictif. Et j'ai donc poursuivi mon errance, ma perte. Et je me suis perdu. Même si j'avais conscience de l'endroit où je me trouvais et qu'il m'était connu, j'étais perdu. Mes repères étaient tant bouleversés, que j'étais sorti de mon espace-temps familial. J'ai pu me rendre chez un ami (aller chez lui était une étape dans ma logique perchée), et sa mère, alarmée par mon état, a eu la bonne idée de me faire appeler mes parents. Ces derniers étaient dépassés, traumatisés, sens dessus-dessous. Et prirent la décision de me faire interner. Et pour moi, la descente aux enfers psychiatriques commençait.

J'ai des souvenirs confus de ce premier passage en HP. Des images floues, une ambiance et une odeur d'hôpital et de médicaments. Je passais beaucoup de temps près de mon ghetto-blaster à écouter en boucle les mêmes CDs. J'étais dans une petite aile de l'hôpital, une unité fermée dont j'appris plus tard qu'elle accueillait essentiellement des toxicos en état de crise. A cette époque, je consommais beaucoup de shit. Cette consommation aurait déclenché prématurément ma bouffée délirante, mais les « experts » affirment qu'elle aurait eu lieu de toute façon, bien plus tard. Je préfère que tout ce bordel se soit produit pour mes 17 ans plutôt que pour mes 30. L'explication scientifique de ce qui m'est arrivé, la vision et le délire qui l'a suivie, c'est que, de façon accidentelle, mes neurones sont complètement partis en sucette.

On pourrait imaginer, à l'intérieur de mon cerveau, un circuit électrique qui aurait grillé, se serait court-circuité.

Les jours qui suivirent cette crise, je suis plus ou moins redescendu de « ma perchitude ». Des réminiscences de délire persistaient mais la répétition d'un quotidien identique entre les murs de l'hosto, associé à un traitement légumisant, m'a permis de poser les valises de déprime que je traînais depuis un moment. Je me souviens avoir eu terriblement honte, la tête sur les genoux de ma mère, dans une position régressive, en réalisant la folie de certaines des pensées qui m'avaient traversées pendant cette crise. La culpabilité d'avoir rompu la continuité d'une vie familiale à peu près classique s'ajoutait à cette honte. Ma mère était extrêmement maternelle et protectrice. J'ai peu de souvenirs de mon père de cette période. Si je l'imagine, je vois un visage désemparé, les rides du front exprimant le désarroi et l'inquiétude, et les yeux, la tristesse et l'amour. Ce premier séjour dura trois semaines, qui me semblèrent trois mois. Peu de temps après ma sortie venaient les vacances d'été.

Nous partîmes en famille en Bretagne, destination habituelle, car mes parents y possèdent une maison de vacances. Les regards qui se posaient sur moi n'étaient plus les mêmes, j'étais spécial, marqué du sceau de la différence, et malgré la confusion que m'inspirait ces nouveaux regards sur moi, je ne pouvais faire autrement que d'apparaître tel que j'étais, complètement perché et pourtant sûr de moi. Je tenais parfaitement mon rôle jusqu'au point où ma singularité provoquait l'ostracisation de mes camarades. Le poids de leurs refus, de leurs incompréhensions, me plongeait dans une tristesse et une colère noires. Des crises de larmes, des cris, manifestaient mon refus d'accepter ma condition, d'accepter ce regard réprobateur posé sur ma façon d'être.

Je n'ai jamais pu m'y faire, à ce regard. Même si quelque part, je m'enorgueillissais de me sentir différent, unique d'une certaine manière, je ressentais un décalage terrible entre ma façon de vivre et d'appréhender les choses, empreinte de gravité, et la légèreté et l'insouciance inhérentes à cet âge. Avant l'accident, j'étais très sûr de moi, je rencontrais beaucoup de succès à tous les niveaux de ma vie. Enfin, c'était

vrai jusqu'à ce que je décide de me pétrifier d'amour pour cette fille, de la mettre sur un piédestal, de me la rendre complètement inaccessible, bref, de créer les conditions de mon échec. Quelque part dans mon inconscient, je ne voulais plus entendre l'écho de la réussite. J'ai donc rompu avec ces succès, le plus brutalement possible. Après cette rupture, mon image était cassée, morcelée, et je voulais retrouver, à défaut d'admiration, de la reconnaissance, de l'approbation dans les yeux des autres. Je ne trouvais la plupart du temps que malaises et jugements. J'avais peur, j'étais agressif. J'avais très envie de dire quelque chose et les autres n'avaient surtout pas envie de l'entendre.

Je zonais, nivelant mes relations par le bas, m'entourant de personnes dont le parcours ou le caractère, ou les deux, faisaient qu'ensemble, nous étions à égalité dans l'exclusion dont nous faisons l'objet. J'avais arrêté de fumer des joints pendant un court laps de temps après la bouffée délirante, mais là, je m'en foutais à nouveau plein la tête. Je séchais les cours et faisais des conneries. Mais en deçà de cette attitude rebelle, de cette insoumission aux règles de vie qu'on voulait m'imposer, j'étais éclaté en mille morceaux. Ma souffrance se manifestait dans chacun de ces éclatements. Chaque fois que je transgressais, c'était au fond un appel au secours, j'espérais que quelque chose, ou plutôt quelqu'un, puisse dire stop et me prendre en charge. Je n'ai trouvé personne capable de canaliser mon énergie autodestructrice. Il fallait que je touche le fond. Mes parents faisaient ce qu'ils pouvaient et je réalise maintenant à quel point il est difficile de savoir quoi faire dans ce type de situation. 95% des gens étaient pris de court, désarçonnés, en plus d'être renvoyés à leur propre part d'ombre face à un ado comme moi. Le réflexe naturel est de détourner les yeux, d'ignorer. Comme avec un clochard. Ce n'était pas le cas de mes parents, mais ils étaient aussi inexpérimentés que n'importe qui et les liens familiaux ne permettent pas la bonne distance pour agir efficacement. Mes pérégrinations de psy en psy, d'hôpital en CMP, ont aussi été assez contre-productives. A part vous infliger un traitement de cheval censé agir sur vos symptômes, ces institutions ne résolvent rien. Aucun des pys ou des soignants que j'ai vus à cette époque ne s'est intéressé aux raisons profondes, aux origines de ce dont je souffrais. On vous file une ordonnance, on vous interne quand ça ne va vraiment pas et c'est tout. Cette prise en charge catastrophique maintient dans un état de légume résigné à vivre une vie d'handicapé. Handicapé sur le plan

psychique, mais aussi sur les plans social, amoureux, professionnel. On espère, et c'est souvent le cas, que vous allez vous résigner, accepter une bonne fois pour toutes d'être malade, et que le traitement va vous apaiser, va vous permettre de vivre votre souffrance de façon à peu près stable, sans faire de vagues.

Or ma vie n'était que violence, souffrance et chaos. Ma drogue, l'angoisse. Les sensations extrêmes de mal-être, de colère étaient quotidiennes. Et dans cette répétition du paroxystique, je me sentais vivant. Régulièrement, des crises, des bagarres, des cris venaient ponctuer de ruptures, de fractures, une vie déjà brisée. Et je refusais de perdre, je refusais cette vie, cet état. Je n'ai jamais accepté d'être mal. Je ne pouvais pas éluder non plus cette souffrance, la dissiper. Le fait d'aller mal et de le refuser, de ne pas me résigner, ajouté à la prise en charge psychiatrique et catastrophique de mon état avait noué dans mes entrailles une colère indicible, viscérale qui ne pouvait s'exprimer que dans le bruit et la fureur.

Ma vie est apaisée aujourd'hui. Mais cette colère existe encore quelque part en moi, de façon latente. Si je repense à tout ça, c'est d'abord une douce amertume qui fait surface. Je vois la mousse d'une bière légère, l'écume formée par les va et vient de la mer sur la plage. Mais la sensation est sereine, calme. Ensuite, cette amertume se mue en colère, en « en vouloir ». En vouloir à la terre entière, à la vie et en « en vouloir », comme on dirait de quelqu'un qu'il en veut. C'est finalement cette vitalité qui l'emporte. Un appétit, une soif de vie, aussi puissants que ma souffrance a été intense. Et puis, je revis en images les scènes plus ou moins traumatisantes qui ont ponctué mon parcours. Des cris, des hurlements, l'envie de s'arracher le cœur. Des coups. Reçus la plupart du temps. Il y a toute une période durant laquelle j'avais le chic pour irriter certaines personnes peu fréquentables qui éprouvaient alors le besoin de me casser la gueule. Des coups de poing dans les vitres des fenêtres, des coups de pied dans les meubles. Ça, c'est la violence que je m'infligeais, et aux objets aussi. Mes mains en portent encore les cicatrices. Et en fond, un travail d'introspection angoissée quasi-permanent, l'art de couper les cheveux en quatre, d'ergoter, de ressasser, d'entretenir avec moi-même une connexion à ma souffrance dans le but de l'expurger. Remarquablement inefficace.

Mais jamais, je ne me suis résigné, jamais je n'ai accepté de devenir un légume anesthésié de médocs. Ma vitalité a été la plus forte. Chaque jour, je couchais sur du papier mes maux avec mes trippes. Parfois avec un peu de complaisance, parfois avec un petit plaisir morbide, mais c'était un besoin vital, impérieux. On peut dire que pendant plus de dix ans, j'ai écrit selon les préceptes de Rainer Maria Rilke dans *Les Lettres à un jeune poète*. Par besoin.

Tout ça, c'était avant. Avant d'entamer un travail analytique qui a eu une incidence spectaculaire sur ma vie. Et en ce moment reflue mon passé à l'aune de ce travail. Je voudrais laisser s'évoquer ce passé dans mon présent pour solder le compte de ma souffrance. Me réapproprier mon histoire, de façon apaisée et en faire quelque chose. Car je n'ai jamais accepté cette condition. J'étais tellement en colère d'être et de vivre comme je ne le voulais pas qu'il m'était impossible de me résigner à cet état. Et j'ai rué dans les brancards.

Cette expérience de bouffée délirante et des hospitalisations qui l'ont suivie, et la souffrance psychique que j'ai connue à partir de ce moment et pour une bonne douzaine d'années ont évidemment façonné mon être, mes réactions, mon comportement. Il y a certes des choses liées à cet épisode que j'ai refoulées car elles étaient trop difficiles à questionner pour émerger à ma conscience, mais j'ai aussi été traversé, transpercé, de questionnements jusqu'à l'épuisement. L'aspect très contraignant de la prise en charge psychiatrique a conditionné ma défiance et mon insoumission à l'égard de nombreuses normes sociales et règles institutionnelles. Le regard excluant posé sur moi pendant toutes ces années a rendu le mien tout aussi jugeant et intransigeant envers les autres. Mon rapport à la contrainte, à la discipline, à la normalité au sens large est encore aujourd'hui défini par le refus atavique d'être moulé dans le plat à tarte des gens bien comme il faut, mais aussi dans celui des marginaux.

Il y avait aussi dans ma façon de vivre ma souffrance de la complaisance. Le fait d'aller mal me gonflait d'orgueil, me donnait le sentiment d'être unique, d'avoir accès à une souffrance illimitée qui m'était réservée. Je ne pouvais m'entendre avec les gens qui selon mes a priori vivaient une vie rangée et plate. Il fallait que mes relations

m'apportent mon comptant de sensations fortes, de folie, que mes potes puissent refléter de façon positive tous mes comportements borderline. Je nageais en eaux troubles. Et régulièrement je touchais le fond. Je me souviens notamment du plaisir morbide que je prenais en adoptant la posture du pilier de comptoir sombre et tourmenté. Et je m'interroge. Dans quelle mesure était-ce une posture ? Ma souffrance n'était pas une posture, elle était bien réelle. Mais la posture qui l'accompagnait était complaisante. C'était le versant jouissif de cette souffrance terrible, d'autant que cette posture me paraissait parfaitement légitime vu l'état dans lequel j'étais. Je plissais mon front et levais les yeux, une expression torturée qu'éclairait la lumière bleutée d'un bar d'habitues. Et j'avais le sentiment d'échanger avec mes camarades de boisson des vérités profondes et universelles sur la vie.

Ces sentences relatives à des questions existentielles étaient assénées comme des absolus sacrés censés définir ma ligne de conduite. Mais elles existaient pour moi en tant que valeurs absolues faisant office de garde-fou et ne trouvaient pas vraiment d'applications réelles. Je vivais plus un trouble existentiel que je n'affrontais les questions inhérentes à l'existence. Mes réponses étaient des idéaux sortis de mon chapeau. J'étais pris quotidiennement par des pulsions, des lubies que je prenais pour des envies et du désir, je me battais avec le paroxysme de ces pulsions et la frustration qui les ponctuait, la colère qui en découlait. Je n'avais aucun recul pour me poser les bonnes questions et brandissait la noblesse de mes idéaux justifiant ainsi les excès de mon comportement. J'étais drogué aux sensations extrêmes, oscillant entre l'euphorie totale, la frustration colérique et la tristesse abattue. J'avais sans cesse besoin d'être rassuré, toutes ces angoisses, ces crises étaient la crainte de me perdre à nouveau, les réminiscences de la rupture brutale et traumatisante de la bouffée délirante. Je créais à partir d'événements apparemment anodins, par anticipation, les états-limites que j'avais connus lors du traumatisme initial. Et une fois que j'avais atteint cet état-limite flirtant avec la rupture, cet état d'angoisse physique et émotionnel auquel j'étais drogué, je cherchais alors de façon puérile un réconfort venant de l'extérieur, à savoir la présence rassurante d'un ami ou mieux, de ma mère, ou bien je faisais glisser mon angoisse sur une nouvelle pulsion, une nouvelle lubie. Quelque chose ou quelqu'un m'était nécessaire pour descendre de mon nuage paroxystique. Si je ne trouvais pas cet objet transitionnel me permettant de passer d'un état d'angoisse aiguë à un état

rasséréné, l'angoisse se muait en crise de colère, de frustration, avant de laisser place à la honte et la tristesse puis enfin au calme.

La question sous-jacente à ce comportement est multiple : il y a la peur de la perte, de la rupture, de l'abandon, liée à la fracture de la bouffée délirante, état-limite que je recherchais inconsciemment comme une drogue, et celle du désir amputé, amputé car ne pouvant s'exprimer que sur le mode pulsion/frustration, sur lequel se jouait la partition de ces états-limites. L'enjeu de ma vie aujourd'hui est de devenir capable d'un désir nourri et soutenu pour ne plus craindre de tout perdre à nouveau et ne plus avoir besoin d'être rassuré. Cesser de chercher l'assertion des autres, ne plus attendre d'eux qu'ils me nourrissent, puiser à ma propre source. L'écriture est le terrain idéal pour faire cet apprentissage. Un terrain où je me retrouve, où je peux me réconcilier avec mon histoire, lucide, avec plaisir. J'ai beaucoup écrit lorsque j'étais très malade. Des raps, ou des slams, dans lesquels s'exprimait toute ma souffrance, sans ambages. C'était une écriture viscérale, sortie de mes tripes, nécessaire. Cette nécessité s'est estompée très vite dès le début de mon analyse. Je renoue avec elle aujourd'hui, à l'aune des enjeux présents. L'écriture m'oblige à une lecture qui fait écho à mon analyse, qui dépasse, qui me dépasse. Comme si loin devant moi, elle projetait l'image d'un devenir qui est mon but, que je m'efforce de suivre. Ce n'est plus l'écriture pulsionnelle et immédiate des raps d'antan. C'est une écriture derrière laquelle je cours, comme si les mots écrits me devançaient toujours et qu'il faille que je les rattrape, que je les justifie, que je leur donne du sens, de la même façon que j'essaie de donner du sens à ma vie. Entre les idéaux péremptaires et les crises quotidiennes, c'était le chaos. Les raps en étaient la synthèse et l'expression. L'écriture fait des allers-retours. Elle va et vient entre le passé et le présent pour construire le futur. Elle tente de comprendre ce qui s'est passé pour permettre un avenir possible. Elle solde le compte d'une histoire difficile pour me dire que j'y ai droit, à cet avenir. Elle est la manifestation de ce droit, le refus de ne pas changer, le refus de stagner. Mais son but est illusoire, il est sans cesse repoussé. Et dépassé. Je prends le risque d'être emmené en zone d'inconfort, d'inconnu, de surprise. Je prends conscience d'un mouvement intérieur qu'elle exprime et provoque, qui fait écho avec celui de la vie.

Le sentiment d'être non fini, en chantier, se confronte souvent aux limites de la vie, finie. Pourtant, la vie a aussi une dimension infinie, absolue. Dans mon désir

d'évolution, il y a l'idée que tout change en permanence de façon infinie à l'intérieur des contours et des contradictions de la vie. Je suis sujet, avec ma volonté, à une immanence qui modèle et remodèle à l'infini ma façon de vivre et l'effort d'être en accord avec celle-ci. Cette immanence et cet effort, qui est aussi du désir, se nourrissent mutuellement. Le mouvement intérieur, celui de l'âme et de ses inclinations, en écho à cette immanence de la vie, cherche à s'accorder, à être juste ; et cette justesse s'exprime dans les pensées et dans les actes, ou plutôt dans l'acte permanent d'exprimer cette justesse, au diapason des mouvements de l'âme. Cette recherche tend à faire surgir du tohu-bohu de l'âme une note belle et limpide, au présent et de façon permanente.

C'est l'idée du beau, absolu, initiée dans l'âme à l'improviste, semant le chaos puisqu'elle interroge les sentiments les plus profonds, les plus ignorés, qui m'anime et m'a animé — je m'en rends compte aujourd'hui —, comme une planche de salut gratuite, dès l'instant où j'ai fusionné avec mon idéal divinisé de l'amour, matérialisé sous les traits d'une adolescente, fusion qui a déclenché ma perte mais recelait la promesse lointaine de mon salut.

La fièvre de l'amour, un amour absolu, idéalisé, fou et passionnel pour lequel on est non seulement prêt à mourir, mais on veut mourir, tant sa force provient du fait qu'il est inaccessible. Les lèvres se gercent par les soupirs qu'il engendre, le corps devient ascétique, les pensées, délirantes. C'est là sa spécificité : un tel amour n'est possible que dans le délire, c'est un fantasme qui supprime la proposition du réel, on est tout-puissant dans la folie qu'il suggère. C'est froidement, cliniquement, l'impossibilité pour un individu, de tolérer la frustration, de refouler cette frustration et d'en jouer. Cet amour devient possible dans la fièvre délirante du déni de la réalité, du déni du « non » de l'aimé(e). Ce « non » impossible à se représenter fut un « oui » mystique dans l'esprit de l'amoureux transi que j'étais. Le réel est dès lors interprété de façon à corroborer la nature du délire. Les oiseaux chantent à la gloire de vos sentiments, le soleil se lève pour vous, la lune devient le visage souriant de celle que vous aimez, les avions tracent pour vous des cœurs dans un ciel bleu azur, le mendiant qui vous gratifie d'un large sourire est complice de vos pensées. Le soir, lorsque vous êtes avec vos prières, une bougie se consume et un poème de Verlaine vous confirme que votre

amour est semblable à la flamme de celle-ci, « qu'il monte, toujours ». Vous vous sentez extatique, pris d'une ferveur sacrée, l'idée de Dieu, Amour, est la Vérité qui vous fait croire aveuglément à la réciprocité de ce que vous ressentez pour l'aimé(e). Le rêve et la réalité deviennent contingents, la frontière entre la sagesse et la folie se dissout ; mon corps se métamorphose, l'extase me transperce et je la transpire, les nuits blanches augmentent mon activité physique et débrident mes pensées, tout est lié, l'univers et sa compréhension sont à portée de main, je ressens l'immanence du cosmos ; un démiurge agit en moi et me place au centre de l'univers, je m'y soumetts avec la conscience de refuser un pouvoir qui pourtant me consume, je fais vœu d'humilité tant la force de ce que je ressens me déborde, me dépasse, me transcende.

Tu revisites mentalement des scènes de ta vie, anodines a priori, qui ont en commun de te laisser le sentiment d'avoir toujours été plus ou moins « à côté », comme si tu n'avais jamais été vraiment toi-même, d'être en décalage, de ne t'être jamais réellement senti légitime dans ce que tu es, ce que tu penses, ce que tu dis. Un sentiment d'imposture, comme si, malgré toi, tu donnais à voir aux autres une façade qui cache, même à tes propres yeux, ce qui est réellement important pour toi. Le paradoxe étant que ces mêmes autres t'ont toujours dit, quand ils voulaient te complimenter, que tu étais vrai, entier, spontané, que tu ne portais pas de masque. En fait, c'est à toi-même que tu masques l'importance de te réaliser, maintenant ce toi idéal dans un fantasme inaccessible, et faisant passer avant tout le regard des autres, leur approbation, ou leur jugement. Tu te soumetts ainsi à l'idée que tu as de ce qu'ils attendraient de toi, et étouffes le désir profond que tu as de t'autoriser à être. Ainsi, tu es capable de perdre un temps et une énergie folle à extrapoler, à ratiociner sur ce que tu crois qu'on pense de toi, te remettant en cause, te fustigeant dans l'idée de mieux plaire aux autres, ce qui te donne toutes les excuses du monde pour continuer de fantasmer sur ce que tu pourrais faire et être, sans jamais le faire, ni l'être. Ton exigence te fait regarder le haut de la montagne, ce fantasme, sans jamais t'attaquer au « problème » par un bout, préférant ergoter sans fin sur tes moyens, attendant le déluge, c'est-à-dire l'aval de toutes et tous. Tu es nostalgique d'un prétendu âge d'or, où ta pensée aurait été magique, où ta « toute-puissance » aurait été effective. Cette illusion de ton enfance ne te rend pas service, de même que l'omnipotence à laquelle tes parents t'ont fait croire trop longtemps ne t'a pas appris à gérer la frustration, ne

t'a pas appris la contrainte. D'ailleurs, tu as créé les conditions de rompre avec cette illusion, car elle te rendait tributaire d'un lourd fardeau, celui d'être considéré comme la huitième merveille du monde, celui d'être détenteur du « feu sacré ».

Adrénaline, paroxysme des sensations, sentiment de toute-puissance, pensée magique, absence de frustrations, de contraintes, égocentrisme, délire paranoïaque, agressivité, colère, peur, honte, mélancolie, aboulie : de la phase maniaque à son pendant, la dépression. Retenu d'être moi-même, comme ma mère m'a retenu dans son ventre. Soumis à l'idée de ce que je présume que les autres attendent de moi. Être un bon élève. Frustrant, ce fonctionnement est ancré dans mes habitudes depuis toujours : matcher avec l'attente que ma mère a vis-à-vis de moi, je dois être une merveille, je le suis dans le fantasme idéalisé, je suis soumis à ce fantasme, sans jamais m'y confronter ; concrètement, je postule une position d'infériorité pour maintenir « l'idéal » dans le domaine de l'inaccessible. Ceci est valable pour ce qui concerne mon rapport aux autres, aux femmes en particulier, à ma mère, à l'origine, car elle m'a fait croire à l'omnipotence, sans m'apprendre qu'on pouvait parvenir en se donnant du mal, comme tout le monde, sur un autre mode que celui de la pensée magique, mode avec lequel j'ai voulu rompre en créant la bouffée délirante. Pouvoir être soi, s'y autoriser, se confronter à ses désirs, cesser de les faire passer après l'approbation des autres. Si j'attends de plaire à tout le monde avant de lever le petit doigt, je peux attendre longtemps. Prendre le risque de déplaire à certains et de plaire à d'autres. Cesser d'être dans le compromis permanent pour ménager et complaire les uns et les autres. Assumer mes envies, mes désirs, ce que je suis, me mettre au travail. Cesser d'être ce personnage corrompu qui fait passer le fantasme de l'Autre avant la réalité de son Désir.

Je me suis engouffré dans une brèche, une faille, béante, un trou noir. Que j'ai créé pour ne plus pouvoir. Ce fut une plongée dans les abysses de mon âme, un abîme sombre et profond, mais c'est une vision de lumière divine qui a initié ce chaos. Comme si Dieu, par son intervention lors de cette nuit, m'avait invité à plonger dans les tréfonds de mon être, pour que je fasse l'expérience de la connaissance de soi, comme si toutes ces années de souffrance avaient été une sorte de parcours initiatique, avec en point de mire, la récompense floue et lointaine d'acquérir la sagesse et la

bienveillance d'un patriarche. A l'heure actuelle, cela me semble présomptueux d'énoncer les choses comme ça, mais cette idée a le mérite de donner du sens à toutes ces épreuves. Tout ça n'aura pas été vain. Si je peux apprendre à modifier mon rapport aux autres et au monde en cessant de les idéaliser, de les fantasmer et de me soumettre à cet idéal — qui ne l'est que pour moi —, ce sera déjà une victoire. Le pendant de cette soumission est de vouloir soumettre à mon tour les autres et le monde à cet idéal.

Mon addiction, c'est les femmes. La femme. Toutes celles que j'ai rencontrées, connues, étaient pour moi des avatars de l'idéal féminin originel, ma mère. J'ai toujours cherché dans mes relations l'inconditionnalité de l'amour maternel et l'omnipotence illusoire qui va avec. C'est pourquoi j'avais besoin d'idéaliser jusqu'à l'idolâtrie certaines des femmes que j'ai connues, pour restituer et rendre possible dans le fantasme cette inconditionnalité. Cela suggère de délirer le réel car il était irréprésentable pour moi de construire une relation amoureuse qui ne m'attribue pas le sentiment de toute-puissance lié à cet idéal illusoire d'inconditionnalité.

Dénégations et des sidérations

Tu es trop proche, ou trop loin. Tu empiètes sur mon espace, je me défends, je râle. Contrariée, tu attends de moi des excuses pour avoir été désagréable, je culpabilise, désolé de t'avoir blessée et craignant de te perdre, je te demande pardon. Tu acceptes mes excuses en en remettant une couche, me sommant d'être plus docile à l'avenir. Voilà comment je suis subordonné de façon perverse à ton idéal qui conditionne le mien, celui de matcher avec ce que je crois être l'attente des autres. Toute ma personnalité est biaisée, car s'ajustant sans cesse, n'ayant pas pu trouver l'espace nécessaire à l'élaboration de son intégrité.

Faire le deuil de la toute-puissance, c'est accepter de rentrer dans le rang, c'est accepter de troquer la suggestion d'une reconnaissance éternelle qui me serait due, en échange du prétendu caractère exceptionnel de ma personne et de mon vécu, pour le fruit d'un labeur quotidien, souvent frustrant et ingrat, d'un effort continu et durable pour être au diapason de ce que la vie exige d'humilité, de travail et de persévérance. Ne pas tout sacrifier sur l'autel de ce qui pourrait être possible, d'un moi idéal qui se flatte de son charisme et qui considère que tout lui est dû. Tout, c'est la vie de couple et de famille, le travail, les efforts et les concessions consentis à l'autre pour que le quotidien fonctionne. Rompre avec ça, c'est postuler l'omnipotence de l'enfance, c'est ne jamais cesser de se fantasmer comme un dieu, sans pour autant se confronter à son désir, sans pour autant se donner les moyens de se réaliser.

Ce renoncement est difficile. Dans la toute-puissance, tu suggères pouvoir être partout, tout faire, tout dire, sans limites. Tu le suggères autant que tu le fantasmes pour toi-même, mais malgré cela, cette suggestion a le pouvoir de te faire croire à la réalité de ce fantasme, et éventuellement de le faire croire aux autres. Renoncer à ce mode de fonctionnement implique d'être confronté au réel, par essence contrariant, et à la difficulté de réaliser ce que tu suggérais par la pensée magique, ce qui était réel dans ton fantasme et qui pouvait se dégager de toi par le jeu de tes projections. Tu es alors en proie à un sentiment de totale impuissance et de frustration face à la difficulté de te réaliser. Ne suggérant plus être partout, tu n'es plus nulle part, ne pouvant pas

tout dire et tout faire, tu ne peux plus rien dire, rien faire. Ton avenir se profile dans un quotidien fait de tâches ingrates autant que nécessaires, et tu peines à donner du sens à cette abnégation besogneuse dont les fruits ne te procurent pas l'extase, rarement la satisfaction, que te procurait ce degré zéro de la création, lorsque tu étais démiurge entre tes deux oreilles, et que tu le suggérais au monde entier. Sans jamais risquer de compromettre cette idée par le courage de te coltiner le travail que demandait le quart de ce que tu prétendais être.

Tu descends de ton piédestal duquel tu postulais des superpouvoirs, assis sur ton orgueil, beau dans ton oisiveté comme un Oblomov, et cette descente a le goût amer d'une vie ratée qu'il va falloir prendre à bras-le-corps. Le quotidien te paraît étriqué et fade, les heures longues, ton ennui et ton désarroi se dressent contre ton désir, étouffé car impuissant à te faire sentir vivant. La nostalgie de l'état ante de la toute-puissance t'assaille déjà en mettant dans la balance tout ce à quoi tu renonces pour accéder à un avenir où manquent tous les paroxysmes, toute la magie, qui faisaient le sel des heures sombres que tu résistes à quitter. La promesse d'un quotidien routinier, fait de travail, de loisirs, d'enfants et même d'amour, t'effraie. C'est pourtant ce que tu t'es toujours souhaité. Tu n'imaginais pas que cela supposait de mettre au placard ton costume de super-héros, capable d'embrasser le monde comme un Jésus-Christ, et de t'inscrire au gros lot quotidien que sont les heures de pointe, le look corporate, et l'abrutissement nécessaire pour se détendre devant une énième série le soir. Balayé, ton moi-idéal, tes guitares prennent la poussière, ton projet d'être le prochain Dostoïevski se réduit peu à peu à l'ambition d'écrire trois lignes correctes par mois et ta passion pour le basket se vit devant l'écran à grands renforts de cigarettes. Tu te surprends à des accès de misanthropie dont tu t'ignoris capable, et contre lesquels tu luttas jusqu'à l'épuisement. Le monde te paraît en tous points irrécupérable, tes idéaux d'humanisme sont chaque jour mis à mal par les infos et les posts qui passent sur ton fil Facebook, par la défiance qui règne dans le métro et dans les rues, par ce troisième doigt levé que chacun semble adresser à chacun. Tu résistes à tes jugements à l'emporte-pièce, à ton aversion pour tous ces connards, l'argument qui te le permet est ce surmoi terrible qui t'interdit d'être un sombre connard à ton tour.

Tu as tant de choses à dire, pourtant. La colère qui t'habite est vengeresse, quelque part tu estimes que la vie te doit l'accomplissement de la tyrannie qui t'habite. Tu

voudrais, au fond de toi-même, changer de force le cours des choses, changer les gens, changer tout ce qui t'a fait — et te fait — encore souffrir. Tu réalises peu à peu que tu n'es responsable que de toi-même et que la volonté d'un monde meilleur ne t'appartient pas. Autant lâcher prise et se battre pour des batailles qui peuvent être gagnées — celles qui te concernent, toi et ton rapport au monde. Tu ne sais plus la nature de tes intentions, es-tu, comme tu le prétends, pétri d'un humanisme et d'une empathie qui voudraient renverser les montagnes du cynisme, de l'ignorance et de la cupidité, ou un tyran qui souhaite modeler le monde à son image, faisant fi des valeurs de tolérance que tu prônes ? Tu ne sais pas vivre sans projeter partout une injonction à la beauté et à la profondeur dont tu te réclames. Tu convoques l'Autre sur un chemin qu'il arpente le moins possible, celui de ses doutes, de ses échecs, de son intimité, de ses souffrances. Comme si la rencontre ne pouvait avoir lieu que sur le terrain de la part sombre de nous-mêmes. Le masque que chacun porte, tu n'as de cesse de vouloir le faire tomber, de vouloir mettre à nu le cœur de celles et ceux que tu rencontres. La moindre marque de superficialité, tu la perçois comme une abdication, un aveu d'échec, une défaite. Tu envisages la vie comme un combat permanent avec soi-même, et tu n'admet pas que ça puisse ne pas être le cas pour tout le monde. Tu es constamment à l'affût chez l'autre de ce qui pourrait le distinguer, de son intelligence, de son caractère, de ses failles. Tu as en horreur la médiocrité, le contentement de soi, cet air compassé qu'ont les gens satisfaits d'eux, ceux qui parlent fort dans les lieux publics, hâbleurs et m'as-tu-vu, poseurs et autres putes-à-like. Ta colère porte sur tous les comportements dans lesquels tu décèles un compromis avec soi-même, un arrangement avec sa conscience, une facilité intellectuelle. Ton intransigeance est à l'aune de la réprobation dont tu as fait l'objet pendant des années. Tu ne tolères pas que l'on puisse éviter de se poser certaines questions parce qu'elles dérangent, tant celles qui se sont posées à toi t'ont consumé de doutes et de souffrances. Et d'autres arrivent encore, car douter est devenu ton *modus operandi*.

Que faire de tout ça ? L'accepter et vivre avec ? Cette intransigeance est handicapante, elle n'est pas seulement handicapante, elle est aussi souvent injuste. Le monde ne te doit pas l'accomplissement de ta tyrannie. Elle t'appartient, elle s'exerce sur toi, tu n'as pas le droit de l'exercer sur les autres. Quand bien même, elle est le fruit de ton errance psychique, les autres n'en sont pas tributaires, tu ne peux pas leur faire payer

ce que tu estimes avoir à payer. D'ailleurs, qu'as-tu à payer ? Qu'est-ce que tu dois ? Que crois-tu qu'on te doit ? Se doit-on quelque chose ? Les questions se posent et t'obsèdent.

La compréhension holistique du monde que je ressentais dans la toute-puissance s'est dissoute dans la descente de mon piédestal ; j'avais le sentiment de comprendre le monde et le cosmos, d'être à la fois témoin et sujet de l'immanence divine, les signes pleuvaient car je voulais en voir partout. Maintenant, chaque seconde est une question, la suivante une inconnue, comme si j'étais propulsé en avant de moi-même, cherchant ma raison d'être, en proie à mon impuissance, ma condition humaine, qui ne m'offre que ce que j'ai, des questions et des doutes. Ces secondes sont comme les perles d'un chapelet, qu'on égraine dans une attente méditative, sans jamais en voir le bout, la présente appelant la suivante, sans fin. C'est comme s'il ne se passait jamais rien d'autre que le cours du monde, et qu'on ne pouvait que le contempler. La part que j'y prends me semble aussi essentielle que dérisoire, il y a une forme de sérénité dans cette idée. Le travail est salutaire car il interrompt autant qu'il alimente le cours de mes pensées. Il leur donne de la matière et ne les laisse pas m'assujettir à leur tyrannie. Tout doucement, je m'approprie cet état nouveau, où je suis semblable au monde, je quitte mon sentiment de supériorité, je ne m'attribue plus rien d'exceptionnel. Que reste-t-il ? Quand l'extraordinaire n'est plus ressenti, comment faire vivre l'ordinaire ? Les pages de mon quotidien sont ordinaires et semblables les unes aux autres, c'est dans la marge que s'exprime le décalage ressenti avec leur contenu. L'extraordinaire ne remplit plus toute la page, il s'écrit à la place qui lui revient par définition, dans la marge. Et c'est cette marge qui donne sa saveur à l'ordinaire, qui donne ses couleurs à la page.

Ton narcissisme est abîmé. Les multiples blessures narcissiques que tu portes, les vexations, les rebuffades, les rejets que tu as vécus lorsque tu étais débordé par ta souffrance, conditionnent malgré toi ton rapport aux autres. Tes relations sont filtrées par tes interprétations et tes projections, tu es à l'affût de paroles, de gestes, d'expressions, qui signifieraient ta différence, ton infériorité, ton handicap. Coincé dans l'idée qu'on va systématiquement se méprendre à ton propos, tu interprètes de travers les intentions et les affects à ton égard. Tu postules une différence, un caractère

exceptionnel, un vécu douloureux, et tu reproches à celui qui t'aborde de te le faire sentir. Le fait est que tu le postules tant que l'autre ne peut pas ne pas le sentir et donc te le renvoyer. Tu coinces l'autre entre la peur et la fascination, tu ne permets pas une rencontre à jeu égal. Et tu en souffres, ce qui continue d'alimenter le cercle de tes remises en question, ne te permettant pas d'asseoir une estime et une image de toi satisfaisante. Image abîmée que tu vas aller vérifier dans le regard négatif que tu prêtes aux autres. Il te faut sortir de ce cercle, restaurer ton narcissisme, ni dans la toute-puissance, ni dans le dénigrement de toi-même. Rappelle-toi cette note belle et juste dont tu souhaites être l'écho.

Sortir des modes de fonctionnement conditionnés par mon histoire. La marge est tournée. Elle est désormais à sa place, en marge de pages qu'il me reste à écrire, leur donnant du piment, mais ne les aliénant plus pour autant de sa folie. Je m'affranchis peu à peu de ce qui m'encombre, les pensées négatives qui tournent sur elles-mêmes, les réactions soupe-au-lait liées à mes blessures narcissiques, la complaisance dans une oisiveté alimentée par l'errance et le sentiment de marginalité. Je dépasse les complexes qui me collaient à la peau, de toute-puissance et d'infériorité, je regarde la personne que je suis, mes défauts, mes qualités, et j'accepte l'idée que le tableau n'est pas si mal ; même, mon histoire lui confère une force dont il m'appartient de jouer, de la travailler, de l'aimer. Les jours futurs s'annoncent plus faciles, avec la conscience d'être au monde sans porter le handicap de mon histoire, ni encombré du superpouvoir des états paroxystiques.

Malgré cet optimisme naissant, tu es encore très souvent en proie à une détresse profonde. Tu as hérité de tes années noires un goût pour le drame, pour l'auto-flagellation, pour l'angoisse existentielle. Une humeur sombre et négative s'empare de toi si facilement lorsque tu es frustré ou contrarié. L'idée délirante que tu serais l'objet d'une malédiction, que quoique tu fasses, les portes qui ouvriraient sur ton épanouissement et ta sérénité te sont à jamais fermées, t'enferme dans un système de pensées fatalistes qui te rendent fou. Rien ni personne ne peut te faire voir que tu te fourvoies dans ta colère et tes pensées négatives. L'orage doit passer, t'épuisant moralement et physiquement ; un sentiment de honte et de tristesse ponctue cet accès de négativité avant que tu reprennes tes esprits et que tu puisses considérer que tout

ne va pas si mal. Dans ces moments, tu es complètement débordé par ta détresse, tu es convaincu que le monde entier va contre toi, tu es convaincu du bien-fondé des pensées noires qui t'assaillent. Rien ne peut être sauvé car il n'y a rien à sauver. Il n'y a plus d'espoir car il n'y a rien à espérer. Ton fatalisme t'aveugle, t'épuise, te ment. Tu as le même type de réactions quand tu prêtes aux autres des intentions négatives à ton égard : une façon de penser de travers érigée en système qui n'a vocation qu'à te faire du mal.

Si noué

Je m'appelle Philippe et j'ai 36 ans ; j'ai perdu quelques dents à force d'avaler des cachetons, je ne sais pas cacher mes émotions, et je suis déterminé à m'en sortir. Depuis plusieurs mois, suite à la fin de contrat de mon ancien job, je multiplie les démarches pour trouver un taf stimulant et pas trop précaire. Je n'ai jusqu'à présent travaillé qu'en stage ou en contrat aidé, boulots dans lesquels je ne me suis jamais réellement épanoui. J'ai passé une équivalence Bac à 25 ans, car j'étais examiné par des psychiatres à l'âge où on passe normalement l'examen du Bac. Je suis féru de littérature (russe, en particulier), ma compagne pense que j'ai une capacité d'écoute et de recul exceptionnelle, que mon histoire doit devenir une force et qu'il y a un combat politique à mener pour la reconnaissance de la souffrance psychique. Je suis grand, beau (si j'en crois ce qu'on m'a toujours dit), expressif et très sensible. J'ai le sentiment — et la certitude, peut-être la seule — que le monde marche sur la tête. Je préfère les femmes aux hommes (autant intellectuellement, moralement que physiquement) — je suis conscient que cette remarque a quelque chose de sexiste, mais que voulez-vous, c'est l'expérience qui a forgé cette préférence. J'ai quelques très bons amis sur qui je peux compter et un compte Facebook avec très peu de bons amis sur qui je peux compter. Je fais de la musique bizarre avec un pote bizarre et des paroles également bizarres. J'ai sept ans de psychanalyse dans les pattes, je suis donc responsable de ce que je me cache. Par ailleurs, il m'arrive de me curer le nez avec le bout du pouce et de réciter des mantras.

Mon dernier patron buvait son café dans une tasse de 15 centimètres de diamètre et 30 centimètres de hauteur sur laquelle était inscrite en gros : « I am the Boss ». Je ne sais pas s'il buvait son café court ou allongé. J'ai travaillé pour lui un mois et demi sans statut et sans être payé, dans l'attente qu'il me fasse signer mon contrat de stage, censé être suivi d'un CDD. Quand j'ai compris que ce que je prenais pour de la désorganisation était en fait une volonté de démarrer le stage le plus tard possible afin de me payer le moins et le plus tard possible, je lui ai dit adieu sans savoir s'il prenait son café court ou très allongé. Quelques jours plus tard, j'ai reçu un appel de la freelance qui bossait pour cette boîte et qui me formait à distance sur mes fonctions

de développeur web : que s'était-il passé pour que j'abandonne mes fonctions du jour au lendemain ? Après un moment de méfiance (je n'allais pas balancer tout ce que je pensais de mon patron et de sa tasse à café comme ça), j'ai compris qu'elle aussi était dans une situation délicate avec son employeur : en gros, elle se faisait payer au lance-pierres, les pierres arrivant régulièrement avec plusieurs semaines de retard sur son compte. Le lance-pierres avait une très longue portée puisque mon employeur embauchait des développeurs au Maghreb afin de lancer des pierres moins coûteuses. Tout ça ne nous dit pas si le café était court ou allongé, mais ça nous informe sur le sens des économies de mon ancien patron : ses chaussettes doivent être copieusement rapiécées. Je me suis fait un café, allongé sur mon canapé, et me suis mis en quête d'un patron plus généreux.

Je reçois une douzaine d'alertes mail par jour de nouvelles offres d'emploi, émanant de divers moteurs de recherches, même le weekend. Ce qui n'est pas très malin, vu que ces moteurs recensent plus ou moins les mêmes offres, et que les offres sont rarement nouvelles. Les offres auxquelles je ne postule pas, parce que mon profil ne correspond pas, ou simplement parce que l'offre ne me branche pas, me sont ainsi rappelées chaque jour en plusieurs exemplaires — même le weekend. Sur les offres d'emploi, on me tutoie et on attend de moi que je sois « fun » et que j'aime le ping-pong ou le babyfoot. Dans l'absolu, je n'ai rien contre le ping-pong ou le babyfoot, ni contre les roof-tops, ni même contre le tutoiement, mais quand-même, cette injonction à la coolitude me fait braire. Surtout que le pendant de cette coolitude, c'est l'auto-exploitation, l'identification totale à sa boîte et à son métier, ce qui confère à ces peigne-culs des start-ups une attitude ultra-arrogante, un sentiment d'autosatisfaction permanent et un comportement de jeune maître du monde néolibéral que j'ai tout simplement envie de baffer. En plus, je suis nul au baby-foot.

Lors de ma formation de développeur web, on a eu droit à une journée de cours sur LinkedIn, le réseau social professionnel. L'intervenant était un *homo-economicus* dans toute sa splendeur. L'idée martelée toute la journée consistait en ceci : se faire une belle page LinkedIn bien « harmonieuse », lécher les bottes des influenceurs, ajouter un maximum de relations à son réseau. Marche ou crève. LinkedIn m'a suggéré récemment de suivre notre Président et notre Premier Ministre... J'ai senti

ce cours avec une violence inouïe : on nous demandait de tapiner. Nous devons représenter une marque, la marque de nous-mêmes. Ça a même un nom : le « self-branding », ou pour le dire autrement, la corruption de soi-même. Le pire, c'est que c'est effectivement comme ça que ça marche de nos jours, tu n'existes pas sur les réseaux sociaux, tu n'existes pas. La box internet comme tremplin de l'ego, comme le dit si bien Akhénaton, le chanteur d'IAM. A l'époque de Freud et jusqu'à la fin du XXe siècle, les gens étaient majoritairement névrosés : hystériques, obsessionnels ou phobiques. Les psychotiques représentant un faible pourcentage de la population. Le névrosé refoule dans son inconscient ses désirs inaccessibles, et de là produit du symptôme, et/ou sublime son désir à travers diverses activités créatrices, culturelles ou de travail. Pour le psychotique, l'inaccessibilité de ce désir n'est pas représentable, il va donc délirer le réel pour que le but lié à son désir soit atteint dans le délire. Mais aujourd'hui, la carte des pathologies est redessinée par de nouveaux facteurs sociétaux et familiaux : l'avènement de l'enfant-roi à partir des années 70/80 et l'arrivée d'Internet dans nos vies à partir des années 90 nous ont fait croire à l'illusion d'avoir accès à tout, tout de suite. Il en résulte de plus en plus de personnalités borderline, en proie à des complexes de toute-puissance, de pathologies liées à un narcissisme défaillant. Votre ami qui sur Facebook n'obtient pas moins de deux cent likes par post à raison de cinq posts par jour ne va pas bien. Les réseaux sociaux sont un biais par lequel nous tentons d'affirmer ou de restaurer quelque chose de notre narcissisme. L'idée est d'aller constamment vérifier la validation de son image, et donc de ce qu'on est, par le truchement des likes et des followers.

Je suis donc à la recherche d'un emploi. Ce qui est un métier, en soi. Cette recherche m'accapare totalement et a tendance à me désespérer. J'ai entrepris l'an dernier une formation de développeur web, dans l'idée que j'allais accéder au plein emploi et sortir une bonne fois pour toutes des postes précaires qui allongent la liste de mes expériences sur mon CV : agent de bibliothèque, stagiaire en radio, dans la presse, auxiliaire de vie scolaire... La vérité est que cette formation ne m'a pas formé aux technos les plus demandées sur le marché du travail, que c'est un métier de passionné, ce qui n'est pas mon cas, et donc que je ne suis pas forcément un très bon développeur, en tout cas un grand débutant, vieux qui plus est. Les jours s'allongent, rythmés par mes candidatures et le remplissage de formulaires abscons sur diverses plateformes

de recrutement IT, et je suis régulièrement pris par le sentiment de fatalité que les portes du monde du travail me sont fermées. Ce serait une sorte de punition que j'aurais à payer pour avoir un parcours atypique, pour refuser de tapiner sur LinkedIn, pour porter un regard perplexe sur le monde des start-ups, pour ne pas être passionné par des lignes de code imbitables qui contribuent à alimenter la toile de sites inutiles, nos téléphones d'applis aliénantes, et à faire remonter l'espèce humaine dans l'arbre duquel elle est descendue il y a des millions d'années. Le décalage entre la nécessité pour moi de travailler, aussi bien sur le plan financier que sur ceux de mon épanouissement et de mon bien-être, et les pensées que j'entretiens vis-à-vis de ce métier dans l'attente de trouver un poste, est schizophrénant. Plus je postule, plus j'espère trouver du taf, plus je me dis que mes aspirations sont ailleurs, que ce milieu et ce métier ne sont pas pour moi. J'ai le sentiment désagréable d'avoir trop de trains de retard, d'être trop atypique, pour espérer m'épanouir dans un travail gratifiant, pour espérer qu'un employeur me donne une chance de montrer de quoi je suis capable. Je ne suis quand même pas trop con, merde ! Bon, je reconnais que si mes pensées et mon énergie négative transparissent dans mes candidatures, par une espèce de magie des projections, cela ne doit pas jouer en ma faveur... Cette recherche et son succès sont chargées d'un enjeu très lourd : en plus de celui de subvenir à mes besoins et de m'épanouir dans le travail, il y a l'idée que mon avenir, et en particulier, celui de mon couple — avec la perspective de fonder une famille —, est suspendu à la condition de trouver un job. Le succès de cette recherche ponctuerait également le processus de deuil de la toute-puissance dans lequel je suis pris. Peut-être la solution serait de désaffecter ma recherche de tous ces enjeux et de l'envisager de façon plus détachée. Car ces jours-ci, elle occupe toutes mes pensées et nourrit ce sentiment de fatalité qui me fait souffrir sans rien produire si ce n'est une humeur sombre.

Ouf ! J'ai peut-être bien trouvé du boulot ! Mon futur employeur est un entrepreneur, un type plutôt sympa et réglo, qui semble avoir trente-six idées à la seconde. Il tient une boutique de dépannage informatique, a créé une école de code pour les enfants, une plateforme type Uber de dépannage informatique et il est le fondateur d'une association qui permet à des demandeurs d'emploi de faire leurs recherches chez une entreprise qui leur prête un bureau. Plein d'autres idées et projets sont en cours de développement. Le fait qu'il me fasse confiance pour la refonte du site de l'école de

code, malgré mes compétences de débutant, me fait un peu peur. Mes vieux réflexes de ratiocination, de « chercher la petite bête », m'empêchent de me réjouir complètement de cette bonne nouvelle. Je crains de ne pas y arriver, de le décevoir, bref, de me planter une fois de plus. La machine de mes pensées sombres se saisit d'un rien pour se mettre en branle...

J'ai une faculté à monter en épingle des idées négatives, à me murer dans une énergie et une humeur ultrapessimiste, à me mettre dans une posture sombre et fataliste qui réalise la malédiction supposée que j'entretiens dans mes pensées. Une frustration, une contrariété déclenche une avalanche de pensées néfastes et complètement irrationnelles qui me mettent dans un tel état que j'induis dans le réel toutes sortes de complications dans mon rapport aux autres et à la vie, complications qui donnent raison aux idées fausses et pessimistes que je nourris. Dans ces moments, plutôt que de remettre en cause ce fonctionnement, je me flagelle à loisir, trouve toutes sortes de bonnes raisons pour ne trouver aucune grâce à mes yeux, pour remettre en question tout ce que je suis. Il est temps pour moi de comprendre que ce fonctionnement ne mène qu'à de la souffrance inutile et injuste. C'est le petit garçon qui se fustige de ne pas matcher avec l'attente toute-puissante de sa mère qu'il soit lui-même parfait et tout-puissant. Il cherche alors à être rassuré, car il s'est fait mille raisons de se morfondre à partir de rien, d'une contrariété anecdotique, contrariété qui est le lot du réel, contrairement à ce que l'illusion de la pensée magique lui fait croire.

Ainsi, il suffit d'un rien pour que je me mette à broyer du noir. Une remarque anodine de ma compagne, un ami qui ne répond pas un appel, un regard ou une attitude désinvolte deviennent les preuves de ma faillibilité, l'élément déclencheur d'une humeur mélancolique et angoissée, autoalimentée par ce que ce sentiment de fatalité a de prophétique : le monde vous sourit moins lorsque vous faites la gueule.

Mon père était dur. Sombre, taciturne et radical. Un sens de la psychologie proche du néant. Le regard qu'il portait sur moi m'évoque l'appréciation que j'ai de moi-même lorsque je suis en proie à mes sentiments pessimistes. J'étais en quête de son approbation, de sa reconnaissance, il estimait que je n'en avais pas besoin, que seul le travail, seul « faire », m'apporterait de la satisfaction. Dans sa bouche, le mot

« travail » était chargé d'une connotation de torture — une torture obligatoire et inéluctable —, et sonnait de façon terrifiante. Il me terrifiait quand il formulait l'injonction au travail. Ce n'est pas étonnant que j'aie toujours cherché à m'y dérober. Je ne me sentais pas soutenu dans mes activités, comme s'il ne pouvait se projeter en moi. Pourtant, j'étais doué pour pas mal d'entre elles. Il ne pouvait se projeter car j'avais malgré moi volé sa place auprès de ma mère. Ma mère m'a tant investi comme la huitième merveille du monde que son homme, en tant qu'objet phallique, n'était plus son mari, mais bien son fils aîné. Dès lors, il ne pouvait se projeter sur son fils. Je n'avais donc pas sa confiance, pas plus que sa reconnaissance, et son injonction au travail sonnait comme la terrible punition que je méritais pour avoir pris sa place. Ce regard paternel défaillant, je l'ai si bien intégré que je l'ai adopté comme le regard interne que je porte sur moi, en particulier lorsque la machine irrationnelle de mon humeur sombre et mélancolique s'active.

L'image effrayante que mon père m'a transmise du travail est pourtant depuis quelques mois à l'opposé de la satisfaction que celui-ci me procure, lorsque j'ai des journées que j'estime productives. Bien qu'ayant été à la recherche d'un emploi ces derniers mois, donc possiblement libre d'être oisif, je ne concevais pas ces journées sans l'imposition d'un cadre et d'un rythme de travail. Lors de mes précédentes périodes sans emploi, je pouvais me contenter de cette oisiveté. Ces derniers temps, ce n'était pas concevable. Les journées non productives me mettaient dans l'humeur sombre, l'énergie négative dont je suis si familier. A l'inverse, à la fin d'une journée durant laquelle j'estimais avoir bien travaillé, j'étais positif et plein d'entrain. Mes affects liés à la question du travail, hérités de l'image que m'en a donné mon père, se sont progressivement transformés pour devenir positifs et nécessaires. Le travail n'est plus une punition que je fuis, mais la source d'une satisfaction que je recherche.

J'ai tendance à me comparer aux autres. A m'estimer la plupart du temps mieux qu'eux, à les trouver médiocres. En fait, ce que je peux déceler de médiocre en eux fait écho à quelque chose de médiocre en moi : ce besoin de rehausser mon image de moi en portant un regard sévère sur les autres. Cette façon de me comparer sans cesse aux autres révèle bien un manque de confiance en soi, un complexe d'infériorité, lié au fait de ne pas travailler comme tout le monde. Ce dernier résidu de mon ancienne

marginalité résiste au sentiment d'être d'égal à égal avec l'autre, sentiment qui validerait la descente de mon nuage de toute-puissance et qui devrait être possible dès que j'aurai un emploi.

Je reprends mon récit après avoir vécu huit mois de plus, engrangé un peu d'expérience professionnelle, emménagé avec la femme que j'aime, appris le décès d'une personne extrêmement importante pour moi, mon psychanalyste, et eu quelques lectures salutaires. En ce qui concerne le boulot, j'ai eu affaire dans un premier temps à un type imbuvable et malhonnête (celui que je décris plus haut comme étant sympa et réglo...). Dans un second temps, j'ai décroché le sésame du CDI en tant que développeur avec un patron super. Jusqu'à ce que ce patron super me mette dans les pattes une nana imbuvable et que la vie au travail me devienne insupportable. Me voici donc à nouveau à la recherche d'un job. La spécificité des personnes toxiques réside dans leur propension à souffler le chaud et le froid. Tantôt elles s'arrangent pour vous mettre en confiance et vous renvoyer une image positive, tantôt elles se montrent odieuses et vous dévalorisent pour un oui pour un non. À moins de fonctionner également sur ce mode, on ne sort jamais gagnant face à ces gens-là : une fois qu'ils vous ont pris pour cible, ayant décelé chez vous une vulnérabilité qui excite leur sadisme, ils n'ont de cesse de vous harceler jusqu'à vous détruire psychiquement. Une seule solution : fuir. J'ai pu déceler la toxicité de ce type et de cette nana assez vite, ce qui ne m'a pas permis de m'en protéger, mais m'a décidé à quitter ces boulots. Y a-t-il quelque chose chez moi qui prête le flanc à ces situations ? J'ai eu il y a quelques années un simulacre d'histoire amoureuse avec une femme très toxique. Je n'en suis pas sorti indemne. Récemment, les effets de cette femme au boulot ajoutés au deuil de mon psy m'ont pas mal sapé le moral. La perte de mon psy m'a privé de son regard soutenant auquel s'est substitué les méfaits de cette connasse. D'ordinaire, le deuil se suffit à lui-même pour dégrader l'image qu'on a de soi. Cette rombière, à cet effet naturel du deuil, a ajouté ceux de sa connerie.

Notre emménagement, à Louise et moi, s'est très bien passé. Nous avons l'impression d'avoir toujours vécu ensemble dans cet appartement, proche de la mairie des Lilas. Il y a quelque chose entre nous qui s'entretient naturellement. Nous ne nous sommes ni l'un ni l'autre dans une forme d'amour qui chercherait à posséder l'autre, à le

capter, à l'intégrer à son propre système. Il existe une véritable altérité entre nous qui nous permet, dans cet « entre » de l'altérité, d'entre-tenir notre amour l'un pour l'autre. C'est la lecture du sinologue François Jullien qui m'a fait comprendre que nous étions dans cette forme d'amour qu'il appelle « second amour ». Ce qui le distingue du premier amour, c'est justement cette altérité, dont la condition est de ne pas chercher à capter l'autre par crainte de le perdre. La question de la séparation n'est pas posée par la prochaine crise de jalousie, par les ruptures et les retrouvailles d'un couple au sein duquel chacun se lasse de l'autre une fois qu'il l'a séduit. L'angoisse de la perte n'y a pas cours, on sait, plus ou moins consciemment, que ce qui nous séparera, c'est la mort. Dans ce temps qui nous reste, l'amour s'entretient naturellement puisque l'autre reste l'autre, et que sa rencontre est inépuisable.

Récemment, j'ai pris conscience de l'extrême férocité de mon Surmoi. Une volonté d'anéantissement de la moindre de mes failles, de la moindre de mes fragilités s'active, dès l'instant où je la décèle, avec une intransigeance tyrannique. Comme si je ne tolérais pas le fait d'être vulnérable, d'être faillible, que je devais être parfait et irréprochable. J'ai tendance à attribuer cette intransigeance aux autres, ce qui crée chez moi une crispation qui ne fait que mettre à jour ma fragilité. Je les mets alors dans la position désagréable d'avoir à se justifier de jugements ou de pensées que je suis le seul à avoir, productions de ce regard interne terrible que je me porte. Je cherche à sortir de cette façon de fonctionner : celle-ci induit chez moi un rapport complexé au monde car je présume de l'autre qu'il va être aussi sévère à mon endroit que je peux l'être avec moi-même. C'est aussi une façon de ne pas assumer complètement qui je suis, puisque je m'excuse implicitement et par anticipation de ce que je soupçonne les autres de penser de moi. Je m'accuse perpétuellement d'une faute originelle dont je ne suis qu'en partie responsable, celle d'avoir pris la place de mon père auprès de ma mère dès la naissance, place que j'ai voulue lui restituer en créant les conditions de mon échec avec la bouffée délirante. En me fabriquant un Surmoi très violent me punissant de cette faute dont mes parents sont aussi les responsables (mon père pour ne pas s'être interposé entre ma mère et moi, ma mère pour m'avoir investi comme elle l'a fait), je me suis créé un puissant conflit interne qui réside dans l'interdiction formelle à l'expression et à la réalisation de mes désirs.

Ces pensées occupent mon esprit de façon obsessionnelle. Je sens que j'ai mis à jour un fonctionnement autant encombrant qu'il est archaïque, mais j'en reste encore prisonnier. Comment m'en dégager ? Je cherche des clés à travers la lecture, à travers l'écriture, l'obsession persiste et son objet ne se dénoue pas. Mais cette obsession ne serait-elle pas encore un tour de ce Surmoi envahissant ? La conscience d'une faille qu'il faut absolument anéantir ? Ne dois-je pas accepter de fonctionner ainsi une fois pour toutes ? Si je l'accepte, ce n'est plus un problème. Si ce n'est plus un problème, mon Surmoi n'aura plus de raison de m'obséder puisqu'il n'y aura pas de faute, il n'y aura plus de raisons de s'en faire. En tranchant le nœud du problème, le nœud et le problème disparaissent.

Effectivement, quelque chose se dénoue. Mes tyrannies se font moins pressantes. Elles se transforment en une vigilance interne qui m'alerte quand elles pointent le bout de leur nez, et une exigence de ne pas leur laisser libre cours. Je m'habitue à accepter qu'elles existent, qu'elles sont les symptômes d'un fonctionnement très ancré, sans volonté de les anéantir, ce qui serait une surenchère de mon Surmoi. Mais je n'y souscris pas, je les considère avec une sérénité qui me fait reprendre du recul à leur propos et m'affranchit des obsessions qui y sont liées. Il y a quelque chose de démoniaque dans l'obsession : elle s'alimente de son propre objet jusqu'à tout anéantir dans les nœuds qu'elle crée. Toute ressource extérieure est soit bannie, soit mangée, mâchée, assimilée par elle jusqu'à la nausée. En cessant d'y souscrire, je romps son cours et l'échec auquel elle se destine.

Je suis suspendu à mes mails ces derniers jours, dans l'attente de réponses suite à des entretiens d'embauche que j'ai passés. Cette attente crée chez moi un état de contrition pénible en discordance avec la sérénité que me permet la fin de non-recevoir récente des injonctions de mon Surmoi. J'actualise mes mails de façon compulsive toutes les demies-heures et suis systématiquement déçu par la réception de mails promotionnels débilissants et de newsletters que personne ne lit. Plutôt que de m'indigner à longueur de journée de la grossièreté de ces employeurs qui vous gardent une heure et demie en entretien et semblent vous oublier définitivement une fois que vous avez passé la porte de leurs bureaux, ou d'être rivé en permanence à mon téléphone, il serait judicieux que j'oublie un peu mails et employeurs et que je consacre mon énergie

dans des activités plus constructives. J'avais prévu, pendant cette période sans boulot, de me former sur de nouveaux langages informatiques et jusqu'à présent, je n'ai pas avancé autant que je l'aurais souhaité.

A la relecture de ces quelques lignes, je constate avec quelle facilité ce réflexe d'autoflagellation s'active ! Car, après tout, il est plutôt légitime d'être accroché à ces mails quand on attend une réponse suite à un entretien qu'on croyait s'être bien passé, et d'être en colère contre des employeurs qui ne se donnent pas la peine de vous faire un retour plus de dix jours après que vous les avez rencontrés.

On m'a fait une proposition de boulot il y a quelques jours que j'ai acceptée. La fiche de poste est intéressante, le salaire un peu moins, les conditions de travail idéales. Malgré ça, je traîne un profond sentiment d'insatisfaction : je me sens contraint. Contraint par ces longues journées à la maison, par l'attente du retour de Louise qui rentre souvent tard, par deux clientes, pour qui je réalise un site web, qui m'emmerdent, contraint par divers rendez-vous ennuyeux, par le ciel gris de l'hiver parisien. Je ne comprends pas bien pourquoi ce sentiment est si prégnant.

Séparé

Tu pourrais te réjouir d'être libéré de la pression de trouver du travail, du projet d'enfant que tu portes avec Louise, du printemps qui revient dans cinq semaines et d'être bientôt débarrassé de ces deux emmerdeuses puisque leur site est bientôt prêt. Il y a quelque chose, un caillou dans ta chaussure, qui t'empêche de te réjouir, et tu peines à mettre le doigt dessus. Louise te manque. Non pas que tu ne la voies pas, vous vivez ensemble. Mais c'est des moments de qualité avec elle qui te manquent. Le quotidien, votre vie sociale, vos obligations (les siennes en particulier) te privent de la qualité de sa présence et tu lui en veux. Tu réprimes ta frustration car elle ne te semble pas légitime. Tu tiens à ce que ta compagne se sente libre et à ne pas lui imposer trop de demandes. Régulièrement, depuis que vous êtes ensemble, tu ressens ce manque alors même que vous vous retrouvez tous les soirs. Louise a une vie sociale très remplie et beaucoup d'obligations liées à son travail, et parfois, tu as le sentiment d'être un peu délaissé. Tu as besoin, pour compenser ses absences, d'avoir régulièrement des soirées intimes avec elle. Par intime, tu entends de la discussion, un bon repas tous les deux ou un cinéma. Pas une énième série, les écrans ont tendance à vous priver d'une réelle présence à l'autre et à anesthésier vos corps et vos esprits avant que vous alliez dormir.

Tu réprimes une colère profonde. Tu as tendance à penser que celle-ci est illégitime, et que si tu lui laisses libre cours, ça ne donnera rien de bon. Pourtant, tu ressens le besoin qu'elle s'exprime, tu ne peux pas la refouler perpétuellement. C'est une vieille colère, qui vient de loin, tu l'as déjà évoqué ici : de la colère pour tes parents, de la colère d'avoir été jugé, exclu, marginalisé. À cette colère atavique se greffe ta colère contre ce monde qui marche sur la tête. Le climat social et politique te sort par les yeux. Les puissants de ce monde ne cessent de tout corrompre, de tout détruire, aux dépens du reste du monde, aux dépens de la possibilité même de vivre sur cette planète, pour leur unique profit. Les polémiques sans fond ni réflexion sur le dernier tweet qui a fait le buzz. La façon dont la quasi-totalité des médias et des politiques manipulent, trichent, alimentent la peur de l'étranger, hystérisent la question de l'antisémitisme pour mieux cautionner l'islamophobie (quand on sait très bien que

plus le sentiment antisémite augmente, plus l'islamophobie est décomplexée, et réciproquement), entretiennent la crainte du lendemain pour mieux nous rendre responsables de nos vies précaires, renvoient dos à dos « populistes et progressistes », expression symptomatique de notre époque dans laquelle les mots sont travestis ; le mot « populiste », dont la fonction est celle d'un épouvantail pour rallier « les progressistes », qui ne désignent plus celles et ceux qui souhaitent la visée de progrès humains comme l'égalité hommes-femmes ou se revendiquent d'un profond humanisme qui se donnerait les moyens de combattre le racisme, ou encore de mettre en place des politiques qui permettraient une réelle redistribution des richesses à l'échelle mondiale (et pas cette arnaque de « théorie du ruissellement »), mais uniquement les adorateurs d'un culte aveugle à l'innovation technologique — ou comment te vendre le dernier smartphone puisque celui que t'as acheté il y a six mois est dépassé.

Je comprends les raisons du sentiment d'insatisfaction latent que je traînais ces derniers mois. Avant même le décès de mon psy, mon investissement en analyse n'était plus le même. Je savais que mon analyste était atteint d'un cancer et qu'il n'en avait peut-être plus pour longtemps ; j'avais décidé de l'accompagner dans la dernière partie de sa vie, par attachement très fort pour lui. Il n'était pas concevable que je mette un terme à ma relation à mon analyste, quand bien même j'avais le sentiment de stagner dans mon travail. C'est qu'il s'était produit, en termes techniques, « la chute de son supposé savoir ». Pour que le transfert fonctionne, l'analysant prête à son analyste une sorte d'omniscience à son sujet. En fin d'analyse, ce présupposé d'omniscience tombe, puisque l'analysant a fait le tour des grandes questions qui se posent à lui et n'a plus besoin du soutien de son psy pour y faire face.

La stimulation intellectuelle très forte à laquelle m'avait habitué l'analyse était dès lors retombée, avec un sentiment de stagnation qui laisse une humeur d'insatisfaction et de vague déprime. Et puis mon psy est mort. Une de ses amies et collègues rencontrée à ses obsèques a accepté de me recevoir pour m'aider à surmonter sa perte. Passée la période difficile du deuil, j'ai à nouveau ressenti cet « ennui » en analyse, ce sentiment d'insatisfaction et de stagnation, lié à un manque de stimulation et à cette « chute du supposé savoir » de l'analyste. J'ai pu en parler à ma psy et nous avons

mis le doigt sur ce qui se jouait : la fin de mon analyse, la fin d'un travail fructueux qui aura duré huit ans.

Ces derniers temps, ta mémoire s'active avant que tu t'endormes et te fait revivre un certain nombre d'événements et de moments plus ou moins traumatisants de ton histoire. Des moments qui t'avaient couvert d'un sentiment de honte dans l'après-coup, d'autres, de délire qui t'ont mis en danger. D'autres encore, plus violents, de maltraitance vécue en HP, ou de rapports de force conflictuels et dangereux avec certains connards dont tu savais t'entourer à une certaine époque. Ces souvenirs défilent dans tes pensées avant que le sommeil te prenne. Tu t'étonnes que la somme et la violence de certains d'entre eux n'affectent pas plus que ça ta vie au quotidien. Malgré tout, et il faudra probablement t'y faire, tu traînes un fond d'anxiété et une propension, très relative, à la paranoïa. Tu t'interroges sur le pourquoi, à ce moment de ta vie, où tu jouis d'un quotidien heureux et serein, du reflux de cette mémoire traumatique. Tu crains qu'elle te mette en danger, tu sais trop bien que les traumatisés cherchent inconsciemment à se mettre dans des situations qui évoquent le traumatisme initial. Cette crainte te rend fébrile. Tu te demandes également si le reflux de cette mémoire a pour objet sa dissolution dans le but de t'en affranchir. Que le fait de revisiter ces moments, sans que cela génère des avalanches d'angoisse, te permette de solder le compte de ces traumas. Précisément à ce moment de ta vie où les conditions sont réunies — et le désir partagé par Louise et toi — pour accueillir un enfant. Tu t'es réveillé un de ces matins en prononçant une phrase jaillie de ton inconscient, l'esprit chargé des rêves de la nuit passée rejouant ces traumas : « Y a un loup dans le pâté. » Elle t'a paru signifier « Y a de l'eau dans le gaz » ou « Y a un problème », puis en y repensant, tu y as décelé un sens caché, plus profond : « Y a un polichinelle dans le tiroir ». « Loup » évoquant l'enfant à venir, reprenant la terminaison des surnoms de ces futurs parents (Philippe / Philou et Louise / Louloute / Loulou) et « pâté », suggérant ta paternité à venir. L'altération des différentes significations que tu donnes à cette phrase l'une par l'autre pourrait se traduire par le fait que cette mémoire traumatique (le problème) se réveillerait pour t'en libérer, processus nécessaire autant que souhaitable dans la perspective d'être père.

Quelques mois se sont écoulés depuis le réveil de cette mémoire traumatique. Je crois que ce réveil a été (et est encore) l'occasion pour moi de bouger certaines « lignes » psychiques. De réfléchir à des habitudes de pensée très ancrées. Comme ce réflexe de prêter aux autres des intentions malveillantes qui bien souvent n'existent réellement que dans mes projections paranoïaques. De réactiver des investissements laissés de côté depuis un moment, parmi lesquels mon projet de devenir psychanalyste : je me suis inscrit comme auditeur libre à la Société de Psychanalyse Freudienne et ai repris des contacts de psychanalyste en vue de reprendre mon travail analytique. D'autre part, j'ai réinvesti ces derniers temps mon activité musicale. Après le décès de Joff (mon ami et acolyte musical) il y a quelques mois, celle-ci était suspendue. La perte de mon ami ne peut s'exprimer pour moi, il me reste de lui notre musique qui le rend vivant dans l'absence quand je nous écoute. Son silence de mort, qui est aussi le mien car je suis incapable de rendre intelligible même pour moi-même ce qu'il signifie, se traduit dans notre musique. Et j'ai souhaité la partager, partager avec qui le souhaite le plaisir, le poids, le sens de notre musique, qui n'avait pas d'autre raison d'être, au moment de sa création, que d'être, d'exister. J'ai trouvé sur Internet un outil qui permet de diffuser de la musique sur toutes les plateformes de streaming, et je suis passé à l'acte en programmant la sortie de notre album. En 25 ans de création musicale, c'est la première fois que ma musique — et celle de Joff — est disponible pour le grand public. Cet accomplissement a remué beaucoup de choses pour moi. La crainte d'être exposé mêlée à la satisfaction d'avoir « accouché » après une gestation de plus de 20 ans.

Cela fait maintenant un peu plus de trois ans que j'ai rencontré Louise pour la première fois. Et je ne cesse de la rencontrer depuis. Je ne me lasse pas de la trouver jolie, je ne me lasse pas d'apprécier chez elle le cumul de qualités humaines qui en font un être exceptionnel, je ne me lasse pas de son charme, je ne me lasse pas non plus de ses petites fragilités. J'en redemande. Si bien que j'ai décidé, après de nombreuses tentatives qui manquaient de solennel et de préparation à son goût (en se brossant les dents ou en étendant le linge), de la demander en mariage, dans les règles de l'art, ou presque. J'ai réussi à la faire rire et à lui tirer une petite larme... et un « oui » sans équivoque !

Grand fauve

Cela fait maintenant trois mois que j'ai repris mon travail en psychanalyse, nous sommes en mars 2020, tout change, rien ne change. Le gouvernement continue et accélère ses politiques de casse sociale en période de pandémie de Coronavirus. Nous sommes confinés, ce qui dans notre cas, à Louise et moi, ne se vit pas si mal (nous sommes très conscients d'être privilégiés : le montant de notre salaire n'est pas affecté par le confinement, nous télé-travaillons de chez nous aux Lilas, et nous jouissons d'un balcon). La colère et mon boulot m'occupent. Mon boulot me permet de mettre ma colère sous le tapis aux heures ouvrées, ma colère alimente ma vitalité le reste du temps. Je souhaite que les mobilisations sociales interrompues par le confinement repartent avec une force démultipliée dès que celui-ci se termine. Que le Macron et sa clique soient destitués, bannis, punis pour toutes leurs exactions, leurs mensonges, leur double-langage, leur novlangue, leurs ordonnances et 49-3, leur mépris, leur injustice fondamentale, l'apparat de probité et de mérite dont ils se parent, leurs violences policières, leur casse de tous les services publics et les morts qui s'en suivent. « Ils comptent les sous, on compte nos morts », comme le dit bien mieux que moi Frédéric Lordon. Ils méritent de finir dans les livres d'histoire décrits comme des tyrans, des terroristes néolibéraux de l'extrême-centre, des bandits de la pire espèce. Si le capitalisme tue, le néolibéralisme de la « Start-Up Nation », c'est carrément un génocide. Ces connards (le mot est faible) prennent tout un tas de mesures d'urgence pour « sauver l'économie », en augmentant la durée légale du temps de travail, notamment dans les secteurs nécessaires au bien commun, si bien qu'une armée de précaires (infirmières, aides-soignantes, femmes de ménage, caissières, routiers, livreurs, postiers...) est littéralement sacrifiée sans la moindre gratification si ce n'est celle reçue à 20h par les applaudissements des confinés et des cons finis qui ont voté Macron dès le 1er tour... Ce qui se profile, c'est que ces mesures d'urgence, décidées en quelques heures pour faire face à la crise, soient en réalité actées pour une durée indéterminée. Cette crise sanitaire pourrait bien être, à moins d'une révolution globale que nous sommes de plus en plus nombreux à appeler de nos vœux, un accélérateur de casse sociale et l'opportunité pour notre gouvernement de salopards (le mot est

faible, j'en ai plein d'autres qui me viennent...) d'instaurer de nouvelles lois liberticides à ajouter à leur palmarès de mains arrachées et d'yeux crevés.

Tu as peur. Peur des flics, bras armé d'un gouvernement illégitime qui ne tient plus que par sa police. Les chiens de garde des plateaux-télévisés ont perdu toute crédibilité aux yeux du plus grand nombre, ne manifestent, par leurs discours péremptifs et hystériques, plus que leur panique de voir leur monde s'écrouler. Panique chez les éditocrates, confusions, arrogance et mensonges chez nos dirigeants, peur d'une justice arbitraire pour moi et pour beaucoup. Peur d'être pris en faute selon leurs critères liberticides et puni injustement. Abus de pouvoir des flics, que le pouvoir du fric absout, dont le pouvoir du fric exempt.

Cette peur, aussi fondée puisse-t-elle paraître au regard de l'ambiance délétère qui règne en France, témoigne aussi d'un fonctionnement paranoïde que tu te dois d'interroger. Objectivement, il n'y a pas de raisons particulières pour que tu fasses l'objet de surveillance ou de violences policières : ton statut d'homme blanc inséré socialement et en règle avec les lois de ce pays te protège d'avoir à faire aux flics, d'autant que tu ne participes que très rarement aux manifestations. C'est ton sentiment, hérité de tes années de maladie, de marginalité, ton habitus de projeter sur les autres qu'ils vont te considèrent de travers, ce fantasme que le regard de l'Autre sera dépréciatif, qui te fait greffer sur le climat social, cette peur paranoïde de faire les frais, pour ce que tu es, de la police macronienne. Ces réactions paranoïdes t'encombrent : elles surviennent fréquemment lorsqu'un mot n'est pas dit, ou mal dit, viennent boucher les trous du discours des autres, les remplissant de projections plus ou moins délirantes, dont tu contraindras ton interlocuteur à se justifier. Quiproquos et « mal-entendus », car « mal-dits », entretiennent ton sentiment de « mal-édiction » d'être pris pour ce que tu n'es pas.

Il s'agit pour toi de bien dire, et a fortiori de bien entendre, à la lettre. Tu t'exerces peu à peu à dire et à écouter au plus juste, pour réduire les chances de combler ce que tu n'as pas compris par des surinterprétations du réel. Les réactions paranoïdes disparaissent, et ton désir de bien-dire et de bien-entendre se révèle sous un nouveau jour qui t'oblige : ne plus souscrire à la jouissance du fantasme d'un regard de l'Autre

idéalisé ou dépréciatif te confronte à ce que tu désires réellement. Soutenir ce désir, fournir les efforts pour le sous-tendre, assied ta légitimité à tes propres yeux, non pas une fois pour toutes, mais dans la répétition et dans l'actualisation quotidienne de ce soutien.

Mon boulot m'emmerde, mon boulot est une souffrance. Je ne crois plus qu'il me soit possible de trouver mon compte au sein d'une entreprise privée. Les objectifs poursuivis par ces entreprises sont en totale opposition avec ce en quoi je crois, ce à quoi j'aspire. La recherche de profits, de rentabilité financière, par tous les moyens nécessaires, le calcul permanent des coûts et des avantages, des investissements et des bénéfices, sont des logiques entrepreneuriales imposées aux salariés par un management sur-humanisé et non moins accablant que le travail à la chaîne, auxquelles je ne veux (et ne peux ?) plus me conformer. Je suis dans la merde : j'ai besoin d'argent pour vivre, je ne veux plus travailler pour aucune de ces boîtes du digital, start-ups connards et autres agences de communication, 360° de bull-shit. Que faire ?

Tu mets en scène tes conflits psychiques, l'angoisse qui en découle te fait jouir. Ce théâtre, cette arène, où se joue le spectacle de tes obsessions sous l'œil d'un dieu immobile et personnel, auquel tu prêtes l'attribution de bons et de mauvais points pour ta conduite et tes pensées, entretient l'illusion de ton importance. Ton impatience à dissoudre ce théâtre, pour en créer un autre dans la foulée, t'empêche de te distinguer de l'autre. Empêche l'autre d'exister en dehors de ta mise en scène. Il s'agit de se séparer, de se « différencier », d'accepter d'être distinct de l'autre et qu'il le soit de toi, de différer ton impatience à ce qu'il réponde immédiatement à ta demande. De se rompre à l'exercice de la « différence », de sortir du fantasme de toute-puissance par lequel ton impatience te cogne au réel, te cogne à l'autre, t'illusionne sur l'idée que ta temporalité serait partagée par tous, prêtant le flanc à la tentation de fusionner avec un idéal tyrannique et tyrannisant, pris dans une compulsion de répétition de mises en scènes spectaculaires, provoquant des angoisses qui te font jouir autant qu'elles te font souffrir.

Imaginaire

Se séparer, se limiter psychiquement et corporellement, soi, du monde, des autres. Se différencier¹ d'une temporalité qui, dans le fantasme, est vécue comme universelle. Celle, illusoire, que le nourrisson entretient avec le sein. L'amour inconditionnel, dont le petit garçon s'habitue à croire qu'il est la norme, vecteur de pensées magiques et de toute-puissance, est illusoire, et même dangereux lorsqu'on finit par en devenir incapable d'aimer aux conditions de l'altérité. Seuls Dieu et une mère peuvent aimer sans conditions. La tentation de calquer ces formes d'amour absolu et idéalisé dans des relations avec un(e) conjoint(e), mènent à une possession, une captation de l'autre, qui ne tolère pas son existence et son désir propres. L'impatience de cet amour renvoie à la détresse du sujet, sa condition orpheline face au monde, face au traumatisme primordial de toute existence, d'être né. Dieu et une mère peuvent pourvoir à une telle exigence, selon des mécanismes psychiques qui impliquent, pour le sujet, au mieux, la constitution d'un Surmoi très agressif vis-à-vis du moi, au pire, le délire de toute-puissance relatif à un tel amour, cause d'un renoncement impossible à son désir, désir réalisable dans le délire. En contrepoint de cette forme d'amour inconditionnel, est possible, à condition « de considérables modifications du fonctionnement psychique² », un amour qui laisse la place à l'autre et à son altérité : l'amour, c'est permettre à l'autre d'être seul³. Ce qui implique cette séparation, cette différenciation de soi avec le monde, de « se rompre » au travail de la différence. Être distinct de l'autre, différer en conséquence l'impatience tyrannique à ce qu'il réponde aux attentes et aux angoisses d'un moi orphelin.

Elle est sans pourquoi. Elle est sans pourquoi, bien que ce ne soit pas que de son fait. Pour l'aimer sans pourquoi, comme la rose, il aura fallu se différencier l'un de l'autre. Sans ce passage, j'aurais invoqué mille raisons pour justifier mon amour pour elle et

¹ Contraction des verbes « différencier » et « différer ». Le « a » de différencier reprend le « a » du participe présent « différant ».

² *Le Malaise dans la civilisation*, Sigmund Freud

³ Lapsus auditif d'une citation de Jean Allouch entendue par la voix de mon analyste. La phrase de Jean Allouch, qui après avoir pris le temps d'y penser, me semble plus juste que ce que j'en ai fait, est celle-ci : « L'amour, c'est laisser l'autre seul ». En effet, à quel titre un aurait la prérogative, sinon le pouvoir, de permettre à un autre d'être seul ?

n'aurait pu que la posséder, assujettissant nos sentiments l'un pour l'autre à une incondicionalité toute-puissante et illusoire qui aurait épuisé, jusqu'à la détestation, notre amour. « Tuer l'illusion, subsiste le désir » est plus souhaitable, quoi qu'il en coûte que : « Tu es l'illusion, je suis le délire. » « Je diffère de toi, tu diffères de moi » se paye de sortir de la prise par laquelle : « Tu es ma femme, tuer ma femme ». Il m'a coûté de vous aimer, j'ai dû tuer les illusions de toute-puissance et d'incondicionalité auxquelles m'ont fait croire mes parents, dieu le père, les yeux de ma mère.

Ces derniers temps, tu remues ciel et terre pour que ton travail et ta musique soient connus et reconnus. Le travail que tu fais sur toi, ta musique, mais aussi tes compétences en tant que développeur web. Tu cherches à changer de boîte, tu as déjà signé une convention de rupture conventionnelle avec la société pour laquelle tu bosses encore. Tu multiplies les envois de CV, tu cherches maladroitement à faire connaître ta musique à des gens qui ne sont en aucun cas susceptibles de l'apprécier, tu fais lire la première partie de ce récit à tes proches. Tu es suspendu aux éventuels retours qu'on pourrait te faire, comme si la validation de ton désir d'écrire et de composer, de tes compétences professionnelles, était indispensable à la poursuite de tes projets. En ce qui concerne tes recherches de boulot, tu avais commencé par cibler en priorité des boîtes où tu imaginais pouvoir trouver du sens à travailler, mais depuis une semaine ou deux, tu envoies des candidatures pour le simple plaisir masochiste d'entretenir l'attente anxieuse de réponses, alors que ces candidatures concernent souvent des boîtes où tu n'as pas la moindre envie de foutre les pieds. Tu as contacté une agence de RP spécialisée dans la musique dans l'idée de faire promouvoir ta musique, alors même que tu souhaites moins que tout que ta musique, et ta personne, par ricochet, puissent être, dans le cas d'un relatif succès, le théâtre de projections de fans qui t'emprisonneraient dans leurs regards. Comme s'il fallait encore que tu prennes le risque de faire passer le regard de l'Autre avant le soutien de ton Désir. Occasionnant par ce procédé un état d'expectative angoissée à partir duquel tu mets en scène tes conflits psychiques et tes contradictions.

Si ce récit manque peut-être d'anecdotes relatives à mon vécu de souffrances psychiques et d'allers-retours dans diverses institutions psychiatriques, c'est que ce

que je pourrais en dire ne refléterait que mes impressions et mon souvenir personnel, alors que bien souvent ces anecdotes impliquent d'autres personnes dont je ne peux que projeter quelles furent leurs intentions et leur vécu de ces situations. Je ne peux pour autant me résoudre à passer plus longtemps sous silence des événements, des paroles, des gestes, qui m'ont souvent affecté profondément. Ces psychodrames de la vie quotidienne ont eu pour conséquence que, n'étant pas alors en mesure de distinguer dans ces micro-événements ce qui relevait de mes comportements éventuellement inadaptés de ce qui concernait la bêtise et l'ignorance des personnes impliquées, je me suis souvent largement flagellé de ce qui s'était produit, en plus de la peine et de la blessure narcissique causées par l'événement.

A l'époque précédant de près ma bouffée délirante, un malentendu, ou plutôt un « mal-dit », a grandement contribué à l'idée, à laquelle j'ai souscrit pendant longtemps, que j'étais l'objet d'une malédiction — « mal-et-diction ». Un ami proche, dont je m'étais pourtant toujours méfié de la propension à calculer les coûts et les bénéfices de ses actes et paroles, a profité du caractère délirant de mes comportements pour, je le suppose sans en avoir la preuve formelle, me discréditer auprès de mon groupe d'amis, et plus largement pour entacher ma réputation auprès de mes camarades de lycée. Je le soupçonne notamment de m'avoir enregistré, à l'aide d'un dictaphone, à un moment où je m'étais lancé dans une logorrhée délirante. J'ai un souvenir très net d'opérations mystérieuses de sa part, de ce que je suppose avoir été une tentative de sorcellerie africaine : il avait préparé une mixtion d'où se dégageait une fumée odorante dont il s'était imprégné les mains, qu'il avait ensuite appliquées sur mon crâne. Aujourd'hui, je ne prête guère de crédit aux supposés pouvoirs de la sorcellerie. Mais à l'époque, le cérémonial et le mystère qui avaient accompagné cette opération m'avaient fortement impressionné et m'avaient pour longtemps convaincu d'être l'objet d'un sortilège qui expliquerait en partie les déboires psychiques dont je fis les frais pendant douze ans. A l'origine de ce malentendu, une sombre histoire de dette de shit (je lui devais 500 francs). J'appris beaucoup plus tard que cet ami était à cette époque une « nourrice » pour des dealers plus importants du quartier, ce qui lui permettait de revendre à moindre frais une petite partie du shit stocké chez lui. Par ailleurs, cet ami ne jouissait pas d'une grande crédibilité dans la course au « respect », selon les termes de la rue à laquelle nous nous livrions tous à cette époque. Je suppose

que cette dette, à l'origine d'une certaine défiance entre nous, ajoutée à la compétition qui nous liait, a fait enfler les termes d'un « mal-dit ». Mon accès délirant a été l'occasion pour lui de jeter un discrédit définitif sur ma personne, avec pour conséquences que j'ai attribué pour longtemps à cette « mal-diction » une importance et des effets démesurés.

Ton impatience te joue des tours. Elle alimente tes obsessions et leur mise en scène. Elle te « pulse » à précipiter certaines décisions, comme si le dénouement de tes conflits ne pouvait supporter aucun différé. La question est celle de ton désir, pris dans la contradiction de vouloir s'émanciper de l'assertion des autres (de ta mère originairement) et celle de rester contraint par la recherche de reconnaissance. L'entretien de cette « contre-à-diction » t'évite de te confronter au soutien de ton désir, te permet de rester entre deux oreilles, sans que tes pensées obsessionnelles puissent trouver une issue autre que dans la précipitation et un sentiment d'urgence qui t'angoisse autant que tu t'y complais. Issue illusoire qui annonce la répétition du pattern. L'étrange est que, depuis que tu as en tête cette idée de « différance », tu diffères inconsciemment les effets de certaines de tes décisions prises hâtivement. Posant là cette question : qu'est-ce qui t'empêche ? Si ce n'est le plaisir à rejouer incessamment cette pièce en quatre actes : conflit psychique, impatience, angoisses, passage par l'acte. Tu imagines une pièce en cinq actes, un progrès : conflit psychique, « différance », soutien du désir, satisfaction, repos.

Certains psys que j'ai croisés au cours de mes années d'errance étaient de véritables escrocs. Je repense à l'un d'entre eux, qui était pourtant recommandé par une association renommée, qui non content d'envoyer des factures à mes parents pour les séances du mois à venir payables à l'avance, organisait des « déjeuners thérapeutiques » (facturés eux aussi, mais à la fin du mois) avec d'autres jeunes patients en souffrance, dans un restaurant branchouille où travaillait son fils, à deux pas de son cabinet. Je ne sais pas comment décrire l'incongruité totale de ces déjeuners. Nous nous retrouvions entre paumés, sans avoir rien demandé et n'ayant pas grand-chose à partager, ni grand-chose en commun, si ce n'est de n'aller pas bien, et nous assistions au « show » de la relation « remarquable » que notre psy entretenait avec son fils, qui lui ne souffrait d'aucune tare, et répondait, avec un empressement

qui en disait long sur son besoin d'amour, aux joyeusetés de son père. Quant aux vertus thérapeutiques de ces déjeuners, elles étaient nulles, sauf pour notre psy et peut-être (j'en doute) pour son fiston.

J'ai dû finir par avoir marre de cette mascarade, et malgré les injonctions de mes parents, j'ai cessé d'y aller.

Il y a aussi le tout premier psy que j'ai connu. J'avais quinze ans. C'était la période cruciale où j'étais en train de mettre en place inconsciemment les conditions de mes futurs ratés, où j'avais commencé à fumer beaucoup de shit, où je cherchais des limites en repoussant les miennes toujours plus loin. Nos séances se déroulaient dans un centre assez connu près de la Place Monge. Cet abruti n'a rien trouvé de mieux à faire que de ne pas décrocher un mot, ou presque, pendant pas loin de deux ans de séances hebdomadaires. Mes parents m'obligeaient à y aller, inquiets qu'ils étaient. Je ne disais rien, ou presque, je n'avais pas envie d'être là, et lui non plus ne disait rien. Je ne sais pas s'il avait envie d'être là, en tout cas, il était payé pour. On se regardait en chiens de faïence pendant une demi-heure, et... rien.

J'ai dû finir par avoir marre de cette mascarade, et malgré les injonctions de mes parents, j'ai cessé d'y aller.

Je suis retourné le voir quelques années plus tard pendant quelques mois, il devait se flatter de me voir enfin lui parler de choses, qui à vrai dire ne signifiaient pas tant pour moi. Je me souviens d'une série de séances où je lui parlais d'une lecture du moment avec un certain enthousiasme, séances qui se sont avérées totalement stériles.

J'ai dû finir par avoir marre de cette mascarade, et malgré les injonctions de mes parents, j'ai cessé d'y aller.

Il y a encore, bien plus tard, ce psychanalyste de CMP. J'avais fait la demande à la psychiatre qui me suivait de commencer une analyse, et elle m'avait envoyé vers ce type, au look de soixante-huitard sur le retour, qui, pendant que j'étais sur le divan à essayer d'élaborer quelque chose, cliquait nonchalamment la souris de son ordinateur sans dire un mot.

Je n'ai pas insisté et j'ai très vite cessé d'y aller.

Enfin, il y a tous ces psychiatres, sachant et péremptoires, qui vous donnent le sentiment d'être au tribunal dès l'instant où vous franchissez la porte de leur bureau. Mes parents ont particulièrement souffert de leurs sentences et verdicts. Tous ces types prêtaient certainement attention à leur ego, à leur statut et à leur stature, à leur bienséance, à remplir mon ordonnance comme des apprentis sorciers, à encaisser le montant des séances, mais ne me prêtaient pas leurs oreilles. Ce que je pouvais avoir à dire était avorté. Ces mots non-dits furent des « maux-dits » à travers les symptômes spectaculaires de ma souffrance et les textes de rap bancals dans lesquels je me livrais à mon introspection.

Connards.

Monsieur Desroches m'a accueilli pour la première fois un peu avant mes trente ans. Dès les premières séances, il s'est passé quelque chose : sa présence, son écoute, son absence de peur, son hospitalité, sa bienveillance à mon égard ont eu un effet spectaculaire sur ma santé, en quelque mois à peine. Je trouvais enfin un lieu et une place, sûres, où je pouvais exprimer mes pensées et panser ma souffrance. Les mots pansaient les maux, souffrir se conjugait avec le sourire. J'ai continué de le voir durant sept années et demie, jusqu'à sa mort. Il a sauvé ma vie, m'a permis de me construire un récit, m'a permis de me raconter et de donner du sens à mon histoire. Je récolte chaque jour les fruits de ce travail. Peut-être que découvrir la part de mon inconscient dans mon vécu m'a soulagé de l'idée commune selon laquelle chacun est maître de soi et de son destin. Souscrire à cette idée, c'est occulter les effets de l'inconscient et de son action sur nos choix, nos amours, nos amitiés. Il a été probablement plus simple pour moi de me rendre responsable de ce que je me cache (mon inconscient et ses effets), que d'être coupable, malgré moi mais avec ma volonté consciente, d'une souffrance vécue comme injuste et arbitraire dont, pour d'obscures raisons, j'aurais à faire les frais.

Tu t'adresses souvent aux mauvaises personnes. Que tu les sollicites pour du boulot, pour écouter ta musique ou pour d'autres choses, c'est au fond de la reconnaissance que tu leur demandes. D'ailleurs, la question n'est pas tant celle des destinataires de tes requêtes, que celle de ton besoin de reconnaissance qui te la fait aller chercher n'importe où. Toujours cette question de l'assertion des autres que tu fais passer avant le soutien de ton désir, cette question du regard de l'autre, auquel tu prêtes une importance démesurée. Comme s'il t'était impossible de reconnaître la qualité de ton travail, de ta musique, de qui tu es, comme s'il t'était impossible de te reconnaître. Quelle est ta part dans cette difficulté à t'approuver ? Tu entretiens une certaine complaisance à te jeter en pâture à l'approbation des autres, comme si leur indifférence venait justifier un sentiment diffus de perpétuel ratage, sentiment derrière lequel tu te caches pour en être la victime complaisante et pour ne pas te confronter aux efforts qu'exigent le soutien de ton désir.

La société dans laquelle nous vivons est pathogène. Elle reconnaît ceux qui savent le mieux se conformer à une norme pathologique. Elle fait la réussite des imposteurs, des menteurs, des cyniques, des « sans-scrupules » et conforte celle des biens-nés. Il n'y a rien à attendre des gens profondément malades qui tiennent les rênes et qui désignent comme pathologique toutes celles et tous ceux qui ne marchent pas. Qui disent une chose et font l'exact opposé. « Plan de sauvegarde de l'emploi » pour désigner un plan de licenciement massif ; « sauver l'hôpital » en fermant des lits ; « il est inacceptable de parler de violences policières dans un état de droit » quand chaque jour de nouvelles vidéos accusent les flics et l'impunité qui leur est donnée par nos gouvernants ; « une des priorités de ce quinquennat sera l'égalité hommes-femmes » quand aucun budget n'est alloué à ce titre, qu'on nomme Darmanin, qui échange des faveurs sexuelles contre des services rendus, ministre de l'Intérieur, que Polanski remporte un César. Celles et ceux qui savent le mieux s'adapter à cette « double-pensée », cette novlangue qui dit une chose pour désigner son contraire, les homo-œconomicus, qui comptent les coûts et les bénéfices à court terme de chacune de leurs paroles, de leurs actions, de leurs décisions, les « sans-scrupules » et les « sans-vergogne », la lie de l'humanité, sont ceux qui s'en tirent le mieux dans notre monde moderne. De fait, je n'ai pas su me placer et je ne le saurai probablement jamais, vergogneux que je suis. Les adeptes du positivisme délirant qui nient le réel et

surcompensent jusqu'au burnout penseront que je broie du noir. Certes, si ma lucidité me fait souffrir, c'est que je ne suis pas encore assez lucide. Malgré ma poussière dans l'œil, l'époque est assez pourrie. Au boulot, j'utilise 2% de mon cerveau et je suis mal payé, condamné à faire un boulot de con pour des entreprises du numérique qui, comme le prétendent les connards de la Silicon Valley, « essaient de rendre le monde meilleur ». Comprendre « disrupter » un marché, précariser les travailleurs de ce secteur en les asservissant à une application dont les investisseurs crédules financeront le développement et rempliront les poches des deux peignes-culs fondateurs, faces de tâches et de dispensés de sport, la raie à droite, la gauche molle et la gaule moche, habitués à brader leur âme au plus offrant et à retourner leur veste quand le vent change de direction : « Après moi, le déluge. »

Tu es confus. Le contraste que forme tes angoisses avec ton quotidien, somme toute, plutôt serein, te révèle l'idée que l'entretien de ton inquiétude puisse t'apporter quelques bénéfices secondaires, te laissant en proie à une impression de confusion. Tu ne sais plus quelle est la part de « réel » dans les motifs qui alimentent tes ratiocinations, quelle en est la part de complaisance et de jouissance malgré toi, de jouissance « malgré tout ». Tu te dis que ces questionnements te sont nécessaires pour entretenir l'illusion d'enjeux qui te font sentir vivant. Comme si le « meurtre » de cette illusion et du jeu d'angoisses — « Je d'angoisse » —, de mise en scène de tes conflits psychiques, qui en découle, donnerait lieu à un effondrement, à un « sans pourquoi » insupportable. Ce rocher de Sisyphe que tu ne peux cesser de pousser s'accompagne d'une fantasmagorie de mysticisme, de l'idée de te confondre avec ce qui serait l'immanence divine, « de t'éthérer », dissolvant par-là l'angoisse, l'illusion, les mal-entendus, les impossibles. Un jeu suicidaire — « Je suis si d'air ».

Tout le temps que tu passes à désirer être reconnu plutôt qu'à reconnaître et soutenir ton désir se paie. Il se paie de confusions, d'atermoiements, voire d'angoisses. Ton attente d'un couronnement, d'un satisfecit, par l'autre se situe précisément dans cette faille où la reconnaissance de ton désir et son soutien flanchent au profit d'un désir de reconnaissance qui s'y supplée et vise une jouissance mal définie. Mal définie car le positionnement qui est le tien dans les modes d'expression de ton désir te voile sa finalité. Ainsi tu parcours l'anneau de Möbius, ce grand huit s'entortillant sur lui-

même, sur lequel tu passes incessamment d'une face — la reconnaissance de ton désir — à l'autre — ton désir de reconnaissance.

« La rose est sans pourquoi, elle fleurit parce qu'elle fleurit,
N'a souci d'elle-même, ne désire être vue. »⁴

Il y a beaucoup à dire, et à penser, sur le sens de ces vers du poète mystique Angelus Silesius. « La rose est sans pourquoi », c'est-à-dire qu'elle est, qu'elle fleurit, indépendamment de toute intention, indépendamment des regards éventuels. Elle ne guette pas du coin de l'œil, après avoir ouvert ses pétales, l'admiration — ou toute autre réaction — d'un éventuel spectateur. Je reviendrai probablement, au cours de mon récit, sur la signification de ces vers qui me donnent beaucoup à penser ces derniers temps et qui, je crois, condensent le fond de ma problématique existentielle. Dès l'instant où à la reconnaissance de mon désir et à son soutien — dont l'inscription dans la durée constitue la qualité nécessaire — se supplée mon désir de reconnaissance — caractérisé par l'impulsivité, l'angoisse, la confusion et le conflit psychique — je cède sur mon désir au profit du désir du désir de l'Autre, je cesse d'être semblable à cette rose sans pourquoi, sans intentions. On dit que l'enfer est pavé de bonnes intentions. Il me semble que toutes les intentions sont bonnes, selon le point de vue duquel on se place et que l'enfer est tout simplement pavé d'intentions. Précisons que les attentions ne sont pas des intentions, qu'elles s'en distinguent en cela qu'elles sont gratuites, qu'elles n'attendent pas d'effets à leurs actions. La frontière est ténue entre une intention et une attention, on est dans l'une ou l'autre, indistinctement et à son insu le plus souvent, par manque de vigilance, par manque d'attention. De la même façon qu'on peut croire être au plus proche de son désir alors qu'on cherche à se satisfaire du désir de l'autre (à ce qu'on en suppose) et à y répondre. La constance de la « rose sans pourquoi » me donne à réfléchir sur mon positionnement dans l'expression de mon désir et sur ce qu'il faut de patience pour le soutenir, pour ne pas céder au chant des sirènes du désir de reconnaissance. La patience ne peut pas s'acheter au prix d'un Surmoi qui m'ordonnerait d'être patient. La patience est un apprentissage long, qui ne se force pas, qui requiert du temps, de la durée. Elle est la qualité nécessaire au soutien du désir, celle sans laquelle celui-ci

⁴ Poème d'Angelus Silesius, poète, médecin, théologien, prêtre et mystique allemand du XVII^{ème} siècle

bascule dans le désir de reconnaissance, source de toutes les rages et de toutes les frustrations.

Perte sèche

Mois de juin post Nuit Debout. Le manque de sommeil avait accéléré mon activité psychique. À minuit passé, ce soir-là, j'ai eu envie d'aller marcher. Dehors, je me dirige vers les cendres d'un mouvement éteint, place de la République. Je marche lentement. À l'angle de la Place et du boulevard Magenta, deux zonards m'interpellent. Ils me demandent une pièce. Je plonge mes mains dans mes poches et en sort un euro et des brouettes. L'un d'eux, lorsque je lui tends ma monnaie, réagit comme si je lui faisais une offense. Je le jauge. Un crackhead. Un crackhead qui fait peur. Son pote, qui a une bonne gueule, l'appelle Satan. Assez vite et très bêtement, je décide de ne pas me défilier et de faire ce que je peux pour ces pauvres hères. Je me mets plus ou moins consciemment en position d'otage. Satan prend de travers une phrase sur deux. Il est en manque. Il est totalement parano, aussi. Avec lui et son pote, je passe deux heures entre Répu et Jaurès avant de leur offrir le gîte. 10 jours plus tard, j'atterris en HP, presque aussi parano que le diable.

L'inconscient de Satan a rencontré le mien, il émettait des fréquences auxquelles j'étais réceptif. Au fond, ça ne s'est pas si mal passé que ça, ma rencontre avec le diable, je ne lui ai pas vendu, ni donné, mon âme, j'ai essayé de l'aider, aussi absurde et fou que cela puisse paraître. Son pote James, qui avait l'air d'un ange au-dessus de son épaule, était même plutôt sympa. Mais tout Satan qu'il se faisait appeler, Steeve était surtout drogué, sans abri, sans argent, sans amour, sans taf, sans rien. Juste les quelques doses de came qui rythmaient son quotidien : la manche et les petits larcins pour pouvoir l'acheter, la marche pour aller se la procurer, le répit éphémère des instants qui suivent la prise. Ce que j'ai pu faire pour lui s'est limité à lui offrir quelques repas chauds, un canapé pas trop inconfortable, et la présomption de croire que je pourrais lui être d'un secours plus durable. Seulement, installer un minimum de confiance entre lui et moi relevait de l'impossible. Selon son état, en manque ou en anticipation du manque à venir, Steeve variait dans les degrés de sa paranoïa. Quand celle-ci était à son paroxysme, je devais me défendre de tout un tas de soupçons de sa part, qui tournaient principalement autour de celui, rédhibitoire, qui faisait de moi un flic. À d'autres moments, la relation était plus sereine. J'ai commis la bêtise

salutaire de lui prêter ma carte bleue, entendu qu'il retirerait trente euros avec. Salutaire puisque ce prêt a précipité son renvoi — et celui de James — de chez moi et la fin d'une situation qui tôt ou tard serait devenue totalement intenable. Steeve a cramé, comme on pouvait s'y attendre, un peu plus de 1600 euros en deux jours. À son retour d'escapade (je n'avais pas fait opposition sur ma carte immédiatement, le temps d'acter, relevé de comptes à l'appui, que la parole de « Satan » ne valait pas tripette), j'avais viré ses affaires et ma porte ne s'est ouverte que pour le dégager. Il était cinq heures du matin, mes voisins de l'époque s'en souviennent peut-être.

Mon activité psychique, déjà passablement débridée suite à un sevrage de cachetons, concerté avec mon psychiatre de l'époque quelques mois auparavant, et la récitation obsessionnelle d'un mantra auquel mon rythme cardiaque s'était adapté — j'avais un pouls de yogi —, s'était accélérée pendant ces dix jours dans des proportions très inquiétantes. Elle était telle que je ne dormais quasi plus du tout. J'étais très conscient d'avoir besoin d'une retraite, qui je le savais aussi, devrait s'accompagner d'une reprise d'un traitement neuroleptique pour la ralentir. Vers sept heures du matin, je me dirigeai chez ma mère pour lui demander qu'elle m'accompagne chez un médecin qui pourrait me fournir une ordonnance. Seulement, j'ai dû, bien malgré moi, effrayer ma mère avec mon apparence méconnaissable — j'avais beaucoup maigri — et mon extrême nervosité. Elle a appelé les flics, qui m'ont emmené à l'hosto, et a demandé mon hospitalisation.

Après ma rencontre avec Satan, direction l'enfer. Cela faisait un bail que je n'avais pas mis les pieds en HP, huit ans environ. L'hôpital de 2008, pourtant déjà bien cassé par les politiques mises en œuvre depuis trente ans, était un havre de paix en comparaison de ce que j'ai connu en 2016. Entre les jeunes psychiatres qui ne connaissaient rien à la psychopathologie, en dehors du DSM⁵, et encore moins aux théories de l'inconscient et de la psychanalyse, et ne juraient que par une approche médicamenteuse totalement sourde au récit que je pouvais faire de mon histoire, les infirmières et aides-soignantes suivant et appliquant à la lettre des protocoles abscons avec une autorité managériale et nazillonne, et les autres patients, ex-taulards et autres prétendus membres de Daech — on est en juin 2016 — ce fut de loin l'hospitalisation

⁵ Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux

la plus dure, la plus violente et la moins reposante, que j'ai connue durant ma longue carrière de marginal. Finalement, c'était avec les patients que je trouvais un peu de répit. Passées les phases de test et de mise à l'amende grâce à quelques punchlines bien senties — personne ne se risque à emmerder trop longtemps quelqu'un qui a un sens de la répartie suffisant pour faire rire à vos dépens tout un hôpital —, et de sympathie rachetée à coups de cigarettes — la clope est peut-être le bien le plus précieux au sein d'un HP —, on peut passer quelques moments sympathiques. Les « fous » ne sont pas si fous que ça, à condition de bien les entendre et de bien leur parler. Ils sont en réalité celles et ceux par qui les symptômes d'une société folle et pathogène se manifestent. On ferait bien de prêter l'oreille à ce qu'ils ont à dire. Au contraire, on les enferme, on les refoule, on les drogue, on les « pathologise ». Quant aux prétendus membres de Daech, je n'ai jamais su ce qu'il en était réellement puisqu'il s'agissait de rumeurs colportées par d'autres patients ; les personnes visées, si c'était vrai, ne s'en vantaient pas et ne ressemblaient pas à des barbus sur le sentier de la guerre. Elles étaient ostracisées, et je me demande si les soupçons qui pesaient sur elles n'ont pas été fabriqués pour justifier leur mise à l'écart. Après m'être exposé à « Satan » et à l'enfer pour constater, dans l'après-coup, d'une part la vanité⁶ de mon ego, d'autre part le mur dans lequel cette vanité allait m'envoyer, j'ai ressenti, comme souvent lorsque je cherche à faire reconnaître mon désir par d'autres un besoin impérieux de retraite — de retrait.

Je parle d'un lieu dont les agents de la norme névrotique (au premier rang desquels on trouve nombre de psychiatres) sont phobiques. Le lieu de la psychose et du délire au creux duquel, à partir de bribes de discours a priori délirantes, j'ai pu, au prix d'un long travail toujours en cours, construire un récit qui cherche à toujours mieux dire, la complexité du réel. La « folie », sans laquelle je n'aurais pu entamer ce travail, s'est agencée à l'origine pour tenter de mettre du sens là où les normes sociales et les discours dominants, (ceux de mes profs, ceux de la télé, ceux de mes parents) laissaient un point d'interrogation total sur les questions existentielles qui se posaient à moi. Face à l'insoutenable de ce questionnement existentiel, je me suis voué à un amour imaginaire et impossible dont la vocation était, en y cherchant un absolu qui m'aurait exempté de composer avec le principe de réalité, de constater mon échec, ma

⁶ Au double sens de vain et de vaniteux

limitation, ma négativité. Plus exactement, la négativité de l'existence. C'est « en creux »⁷, « en moins », « en retrait », que l'être a la possibilité de se dispenser. Naviguer entre la reconnaissance de mon désir et désirer la reconnaissance me pose la question de la visée de mon désir. Si je me sens exposé — à la violence et à l'incompréhension du monde, à la paranoïa de Steeve, aux rebuffades ou aux applaudissements des uns et des autres — c'est que je m'expose : dans la démonstration spectaculaire, je ne suis jamais aussi loin de la vérité — celle de mon être et celle de mon désir — que je puisse l'être. « Être présent, c'est se cacher et en même temps être éclairé.⁸ » Le délire a été un détour nécessaire, d'abord pour faire face à un insoutenable devenu supportable grâce au délire, puis dans un second temps pour me mettre en chemin. Un chemin dont je mesure l'étendue sans fin à mesure que je l'arpente. Sans fin car ce de quoi il est fait renvoie à l'indicible du réel — la mort, « Dieu », l'amour, le trauma, la vie. Sans fin mais pas impensable : penser est précisément ce que l'arpenter oblige. Cheminer se substitue alors aux buts qui ont motivé sa « méthode⁹ » initiale.

⁷ Voir le passage de la Bible qui évoque Moïse au creux du rocher (Exode 33:22)

⁸ *Essais et Conférences*, Martin Heidegger

⁹ Au sens étymologique : du grec μέθοδος, *méthodos*, qui signifie « mise en chemin »

Pourquoi pas ?

Mise en scène de nos névroses, que l'accès psychotique vit, saisit, sans pouvoir la dire. Tout est dit, tout n'est pas dit, simultanément, continuellement. Rendre compte, tant bien que tant mal, d'un « où » topologique dont l'illusion topographique nous tente de croire qu'elle le conditionne — comme on croit qu'un cache-sexe, un vêtement, nous exempte d'avoir à répondre de ce lieu « d'où ça doit », qui n'a pas besoin qu'on le cache pour être caché. Satan m'accuse de la trahison permanente de mon inconscient quand « ça n'y est pas », quand « ce n'est pas ça ». Saisi sur le grill et nu comme un steak, la parole vouée à l'échec, il s'agit pourtant de persister. Pas de soucis. Pas de sous si quoi ? Si ce sera tout, monsieur ? Non, ce ne sera pas tout, mais tout quand même, je ne peux plus longtemps me payer de votre désir, les deux, mon cap, j'y tiens. Vous m'adoubez, je reçois l'assomption. Et ... ? Ça ne nous fera pas gagner notre manque, jamais à gagner, toujours se déplaçant d'une paire de Nike, à une dose de crack, un verre de crozes, allons voir les îles, vous auriez une cigarette, je laisse toujours un pourboire, de quoi tu te payes, je veux un enfant, t'en es où de ta thèse, non elle va pas bien mais ça va mieux, j'ai des insomnies en ce moment, tu m'as trahie, il est mort d'un arrêt de son cœur, bisous à toute, truc de ouf, il est chelou, je peux pas l'oublier, t'as vu sa photo de profil, non elle lui ressemble de face, c'est un nez grec, et ses yeux, j'ai un projet de court, de cours, je cours, je discours, c'est un film docu, d'auteur, cool, elle a fait un crowdfunding, et Jean passe sous ma fenêtre.

La sauvagerie des bars aseptisés semblables aux espaces de coworking, celle de l'empire d'une main tendue qui ne rend pas celle qu'elle a serrée entre ses doigts, celle du tutoiement — je te tue toi, ça ne te dérange pas ? mais non, faites donc. La jouissance terrible et sans joie à se priver de tout plaisir gustatif, sexuel ou sensitif, celle, petite-bourgeoise, consistant à se conforter dans l'adoption de codes dont la fonction est de dresser (dresse-codes ?) des murs de pseudo-respectabilité et de préservation de son entre-soi, celle, noble et tyrannique, de défendre une cause en jetant l'opprobre sur quiconque n'y adhère pas.

Les nouveaux sauvages du savoir-être. Sauvagerie du positivisme délirant, sauvagerie de se mouler sur commande, pas un mot plus haut que les chaussettes, attention ça dépasse. Surcompenser jusqu'au point où le développement personnel se mue en fouet, en tyran. Se battre contre l'injustice de l'autoflagellation, quelle noble cause, quelle résilience, pour mieux ne pas entendre cet inouï de la question qui t'est posée. *Où es-tu ?* Nous serons victimes ou bourreaux, certainement les deux, maîtres ou esclaves, a fortiori les deux. Continuité d'une équation subie à défaut d'être écrite, à défaut d'être parlée surtout, et aussi sur pas tout. Cet x est l'Autre qui nous somme, le dispositif qu'est le regard, cette fissure dans le mur, l'ego qui nous blesse, le désir dont on ne s'acquitte, la dette symbolique payée en monnaie de singe — en billets ou monnaie ou cent patates, ou surtout sans contact. Le coin de l'œil guette la réaction. Un ange passe. Est-il déchu ? Es-tu déçu ?

Grotesques personnages, acteurs de films fictifs au scénario indécis dont ils sont les zéros ou les héros, films dont ils s'imaginent le monde entier spectateur. Impossible de se dessaisir de cette sensation que les regards les percent, les trouent, de l'anus à la parole. Sidérés par cet Un qui ne l'est pas complètement, ce vrai-faux semblant, cette trahison de la Parole qui les assigne, qui les obsède, qui les mure et qui les met à découvert. Ils croassent, ils ne paient pas leur dette, ils la croient, l'entretiennent de circonvolutions illusoires qu'ils font choir une à une dans le trou de l'indicible. L'invisible leur échappe, l'inouï les entend, les appelle, les berce. Enfants gâtés par l'adoration de leur mère, anges déçus de l'amour de leur père, leurs semblables leur semblent ne pas exister. Ils se manquent à eux, à eux-mêmes, à elle. Ce qu'ils prennent pour du désir n'est que la colère de ne pouvoir dire à qui de droit. La Loi les enjoint, ils s'y dérobent en dirigeant leurs yeux plus gros que le monde sur la fissure du plafond ou sur ton décolleté, ça les énerve. Tendus comme un silence funeste, pendus au goulot de la bouteille, suspendus par des points de suspensions qui ne font que médirent, ils restent cachés sous le parasol, derrière des verres polaroïds ou des vitres teintées, hésitent entre ombre et lumière, entre les murs — ou les coutures — de leurs trois-pièces et l'exposition de leurs talents — ou de leurs comptes en banque —, donnent à voir leur grosse caisse, putain ça pue, vroum-vroum. Ils s'insurgent ou s'indignent, de temps à autre ou souvent, mais n'y croient pas trop. Là n'est pas la question. Ils ne sont jamais mieux cachés que lorsqu'ils se laissent voir, que lorsqu'ils

se dispensent de regarder leur trésor — ce secret de polichinelle qui les tient entre la nudité de leur corps, la transparence de leur mal-être et la souscription à des newsletters, à des plates-formes, à des fils d’actus où s’invectivent des oiseaux bleus qui n’en sont pas, à des injonctions jouissives et tyranniques. Là, sujets plus qu’objets, ils sont. Puis, le regard les rappelle, les refont objets. Tour à tour et réciproquement, ce n’est jamais tout à fait ça et, en dépit de ce que Jean pense, valable pour moi.

Ce n’est pas parce que ça n’a pas de sens, que ça n’a pas de cause — ce qui nous fait causer. De la T.O.B.¹⁰ ou d’une teub. De Martine ou de Macron. De Covid, avec avidité. De sexe, avec plaisir et frustration. D’un écrit, en criant. D’un père, en s’écoutant. De ta mère, avec la gaule. De politique, politesse en option. De religions, avec beaucoup de mal-dits. Quant à cette cause, elle m’échappe, son ignorance est une chape de plomb dont le poids m’est plus supportable après une chope de bière. Ce pourquoi fondamental, à moins de devenir définitivement taré, je ne peux, pour l’heure, qu’en faire un « Pourquoi pas ? ». Ce n’est pas ça, mais ça ira. Ou pas.

¹⁰ Traduction œcuménique de la Bible

Louise

Lorsque tu lui dis que tu l'aimes, tu la vouvoies. C'est arrivé sans prévenir, depuis un certain temps déjà, et lorsque tu l'as constaté dans l'après-coup, cela t'a plu. Tu y as entendu, dans la différence phonique d'avec le tutoiement du « je t'aime », un signifiant la laissant autre, non possédée, non inclus dans un « nous » du couple au sein duquel le « je » et le « tu » seraient indistincts. Un signifiant « altérant », un signifiant de la séparation de ton être et du sien, un signifiant de l'irréductibilité de la singularité de l'un et de l'autre. Tu la vouvoies pour lui exprimer l'amour que tu lui portes. Je vouvoie la femme que j'aime. Je me voue à la voie de la femme que j'aime. Je voue à la voix la femme que j'aime. Je me voue à la voix. Louise. « L'ouïe-se ». Louise me cause bien du désir. Louise me parle bien du désir. En serait-elle la cause ? À condition de l'entendre. À condition de l'accepter. À condition de la choisir, elle, entre toutes. À condition d'un oui réitéré à cette cause de mon désir. À condition de son consentement à me causer tant de désir. Ce qui nous fait causer, ce qui nous fait parler, symptôme consenti, qu'il s'agit de ne pas faire taire.

Dernier coup de ciseaux

Ce trou, ce mensonge, ce blanc de mon histoire qu'il m'est nécessaire de faire parler ne sera jamais restitué que partiellement, sans compensation autre qu'illusoire. Cet insuccès, ce symptôme qui a pris les formes les plus chaotiques avant que le travail du temps, l'exercice de l'analyse¹¹ et le temps, l'écrivent autrement a rencontré certaines oreilles à même d'en recueillir le récit en cours. Ces ouïes investies par la parole d'un qui ne peut pas tout dire ont été le lieu d'où le trou s'est partiellement bouché, y creusant le manque à être, cause de mon désir. Est-ce à reconnaître un « ce n'est pas ça » sur lequel m'aime Louise ? Même la bénédiction — le bien-dire — et le malentendu se cognent à un Un-possible ? Cet Un serait-il possible à la condition, nécessaire et suffisante, de son inconscient ?

¹¹ Le terme de « psychanalyse », mis au goût du jour — au mien en tout cas — par Jean Allouch dans son essai *La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? - Réponse à Michel Foucault*, dit bien la quête spirituelle — « sujet », « être », « vérité » — de ce qu'est aussi l'exercice de la psychanalyse.

Vœu de pieu

Je n'ai Dieu que pour aile
Amour rire du réel
Le temps dresse, ma parole
Le vent l'apporte sur ses gonds
Fait chute
Dans la mer
Ah ! Si noués sont mes pieds !
Le père
Ces vers
S'attend
Un être-ange
Vous êtes si lents
Cieux.

Paranoïde

Je me croyais nu, à nu. Que mon intimité la plus profonde, mes pensées les plus secrètes, mon histoire, telle qu'elle se raconte dans la mythologie et dans la légende du huis-clos de mon cerveau, étaient sues de tous. N'importe qui et tout un chacun, lorsque nous nous rencontrions, me donnait le sentiment qu'il en savait long sur moi et qu'il ne m'abordait jamais innocemment, que son savoir à mon propos était exhaustif et que ses paroles visaient à me manipuler, que nous participions à un jeu de dupes, dont nous n'étions pas dupes ; moi sachant qu'il savait tout de moi, feignant d'ignorer qu'il savait tout de moi, et lui feignant d'ignorer qui j'étais. J'étais surpris et soulagé lorsqu'il manifestait une surprise qui me semblait sincère en apprenant quelque chose à mon propos. Les productions les plus délirantes et les plus honteuses de mon psychisme me semblaient non seulement être sues de toutes et tous, elles étaient également un centre d'intérêt partagé par beaucoup, un sujet de conversation à la mode. J'étais prisonnier de cette idée folle que le monde tournait autour de ma personne, que la réalité était un miroir de mes délires paranoïdes. J'étais l'acteur mégalomane d'une mise en scène dont j'étais le héros dans laquelle se jouait la partition de mes pensées honteuses. La technologie (téléphone, ordinateur) était la complice et le bourreau de cette mise en scène, le média par lequel ma vie n'avait de secrets pour personne et faisait de moi l'instrument d'une réalité pervertie où l'immatérialité de mon intimité prenait la forme d'un buzz permanent et d'une fascination fascisante à mon endroit. L'intangibilité de ce réel trouvait les preuves de sa vérité dans mille signes qui corroboraient l'exactitude de mon délire. Mon activité psychique multipliait son intensité jour après jour, si bien que je ne dormais presque plus. Bientôt, j'entendis des voix parvenues de la rumeur du monde et de son tohu-bohu, ajoutant à la sensation extrêmement envahissante de mon délire, l'idée paranoïaque et messianique que j'étais le dépositaire et le responsable de la souffrance du monde et qu'il m'incombait de le sauver.

Un souffle, un mantra, permanents sur les lèvres, habité par des psaumes inintelligibles pour l'oreille vulgaire, me tenant sur la tangente où se fondent et se confondent rêves, visions extralucides, réalité et réel indicible, je marchais sur un fil. Chacun de mes pas était guidé, dans cet interstice des espaces et du temps où ma

psyché élaborait sa vérité, par la voie invisible du dao, par les voix ténues tracées par des anges, des dieux et des déesses, par un Un d'où s'engendre le multiple : démiurge pensant et agissant aussi bien entre mes deux oreilles que dans l'infini du cosmos. Mon diaphragme, mes gestes, mon regard, mon front, ma fontanelle projetaient une aura bleu-violet. Le quidam m'approchait, me questionnait, projetait à mon adresse ses angoisses et ses doutes, ses espoirs et ses craintes. J'étais le dépositaire d'une attente dont je ne savais que faire, m'en tenant à la musique de mes pensées et de mes pas, m'en tenant au point d'impossible où je me cognais à l'indicible du réel, à la mort, à l'amour agissant, à Dieu et à son cortège d'attributs insaisissables que je sentais pourtant m'habiter. Tantôt, je suscitais la fascination, ce qui m'effrayait, entendant les accents fascisants et fanatiques du phénomène. Je souhaitais décevoir ce sentiment, cette demande, je ne sais pas à quel point j'y parvins. Mon aura, mon charisme et ma parole étaient en accord, ce qui n'exclut pas le fait que j'aie pu être malentendu. L'autre et son imaginaire faisaient de moi ce qu'ils voulaient, c'est-à-dire tout et n'importe quoi, ce que je n'étais pas loin d'être, tout et rien à la fois. Le pas de trop, celui qui me fit adopter une posture défensive et paranoïde vis-à-vis de l'Autre et de ses projections, entraîna la machinerie diabolique d'une logique s'alimentant d'elle-même dans une circularité infernale me tenant prisonnier d'un magma de délires imbitables, de malentendus et d'incompréhensions. Nourri par une sensibilité extrême dont les perceptions me faisaient occulter l'existence des autres, me rendant sourd à leurs discours, projetant mon imaginaire à l'envi, assignant quiconque au lieu de mes délires, le rendant tributaire de mes postulats paranoïdes, j'injectais l'absurdité de mon incarcération mentale dans chaque rapport social, transformant la réalité en une permanente invitation au supplice. J'étais victime et bourreau de ce théâtre, avec la contribution inconsciente de l'Autre et du carcan d'imaginaire auquel je le réduisais. J'étais en train de me sacrifier sur l'autel de ce réel qui m'appelait en Sauveur, ou sur celui de cet imaginaire qui se plaisait à me voir dans ce rôle. Je n'ai pas tranché la question à ce jour ; le même point d'impossible qu'au plus fort de cette expérience : je m'en tiens à la musique.

Musique

La musique. Celle qui traverse le silence dans un chant d'oiseau, dans un bruissement de brise dans les feuilles d'un figuier, dans un souffle amoureux, dans le son de la main qui aime et caresse, qui cherche sans pourquoi, le corps endormi à son côté, le faisant s'alanguir et gémir à son contact. Celle d'une sonate de Bach, celle d'une voix profonde et lointaine de blues, celle qui récite l'amour en souffrance renaissant à son propre appel. Celle que je me compose lors d'un dimanche après-midi qui s'étire, vaquant, tantôt debout à mettre de l'âme dans l'appartement en rangeant ton joyeux bordel, tantôt avachi sur un fauteuil, pensées fugaces comme de légers nuages dans un ciel serein, regards volés à ton corps sommeillant sur le canapé. Celle qui est la tienne, d'une vivacité enlevée, sur un tempo allègre, celle de ton flot de paroles, déterminé et léger, une vague de sourire sur les lèvres, tes yeux de velours couvant ton auditoire magnétisé. Celle que tu joues quand tu es en colère, orageuse et véhémence, un violon qui ne peut qu'être entendu pour que s'apaise la violence qui lui a été faite. Celle de ta voix chantante, inflexions mélodieuses, accents de joie qui accompagnent la musique de tes pas sur le sentier côtier de Porh Roder. Celle de ton rire, franc et sonore, sans réserve et généreux. Celle qui est la nôtre, composition de deux étrangers qui ne cessent de se rencontrer, rythme à quatre temps, silences, soubresauts, questions et réponses, discours singulier et pluriel, polyphonie de vif argent, harmonieuse et joueuse. Celle de nos disputes, quand la fatigue nous pèse, toi, mitraillement qui ne s'entend plus, moi, voix forte et grave qui s'exaspère. Celle où je t'entends, après m'être rendu sourd pour parer ton reproche qui me fend le cœur, où je renais à l'apaisement que provoque ta voix radoucie, où je me fais attendri après le tiraillement qui nous a campé chacun dans un monologue absurde. Celle de la nuit, toi et ton sourire de lune sur les lèvres, te lovant à mon côté, moi, un livre ouvert sur le cœur, cueilli par le sommeil et bienheureux dans ce bleu parfait.

Trésor

Une probabilité infime que je te connaisse, et pourtant une évidence. Comment eût-il pu en être autrement ? Ma reine étrangère, je crois que tu me tresses depuis toujours. Que tes pensées secrètes m'ont façonné depuis ton enfance, depuis la mienne. Que tu sais l'enfant que je suis, que je peux être à nouveau, chaque jour, comme un éternel retour, amoureux de toi. Tu as rencontré mes espoirs un soir de décembre, coup de foudre à longue portée, latent depuis 35 ans, ou plus, peut-être, en germe dans nos pensées depuis toujours, promesse de jouvence, d'amour plus fort que la mort. J'éprouve le trésor d'un tel amour alors que tu as besoin de batifoler avec un autre. Surprise d'un désir sommeillant, contraint dans un quotidien d'où la légèreté s'était absentée à l'occasion d'un réel sans mots auquel nous nous sommes cognés. Détresse et absence, fuites et chimères, séductions faciles. Le cœur d'or absolu que je nourris en ton sein, que ta présence irradie dans le silence comme dans le son de ta voix claire et dans le doux velours vert de ton regard, est éternel. Trésor sans prix, gratuit et sans pourquoi, auquel je me voue, corps, être et âme, sans réserve. Le paradis terrestre et celui de l'au-delà, la vivance éternelle, l'épreuve de l'amour, transcendance de la mort et partage d'un esprit façonné par nous deux depuis Adam et Ève.

Ithaque

Grand dérèglement matriciel. Quel ennui, ces corps qui parlent le langage de l'angoisse, ces mots qui s'articulent mal, alcool jusqu'aux joues, joues collées aux syllabes et à la dent jalouse de qui sait ! Ça ne tient à rien, ils et elles ne tiennent à rien mais ils y tiennent. Sexualité frustrée, parole vaporeuse, fumées, feux... Sans quoi c'est le néant. Ça l'est de toute façon, travesti par mille tours ici et là, ennui profond de ne pas tenir, ni sa parole, ni le début d'une pensée... Aucun sens, et pourtant, instantanée et insidieuse, malheureuse, la jouissance... Tristesse infinie que le soleil cache de ses rayons estivaux, que l'océan dissout dans son ressac, que les mères couvent de mille inquiétudes jouissives... Une marque ici, une autre là, et d'autres ici et là, partout, à même la peau... Ça crie un silence absurde, un réel insondable... Renoncement à la question, tant pis, ils et elles recommencent, le même tour de manège, le même tour de ménage, le pompon, éjaculat forcé et anticipé, n'en parlons plus, surtout ça, n'en parlons pas... Le prix de l'essence, la guerre en Ukraine, la canicule, ton chien malheureux, les Arabes et les Juifs, les Noirs n'en parlons pas, les complots maçonniques... On est quand mieux ici avec nos cadavres dans les placards, au moins ce sont les nôtres... A ne surtout pas évoquer la Chose, mais quand même, ce cul et cette paire de seins me font reprendre un verre... Magnétisme du phallisme féminin, tiercité sans paroles, pénis atrophié, châtré, utérus autonomes... Tiens, ça, ce sont les photos de vacances, instants dont le souvenir est tué par leur capture, ça tient dans cinq centimètres sur neuf, c'est pratique, dans la poche. Le petit a grandi, tiens, là il fait la gueule, Martine est angoissée, elle est chiante, elle râle sans arrêt. Passe sa vie à faire semblant qu'il n'y a pas de soucis, perd sa vie à la gagner, pas une minute, les crédits, la maison, les enfants. Un château de cartes. Pourquoi le petit tire la gueule sur la photo ? Quel ingrat !

Solitude ineffable de la main itinérante, habitée par la grâce, instrument de la jouissance divine. Être né, perfection dont personne ne veut rien savoir. La grande simulation, la grande mise en scène, conflits refoulés, violence des corps, parole atrophiée, pensée dissoute dans les litres d'alcool, présence absente à soi-même et demi-molle matinale, ennui facile et superficiel. Superflu, aujourd'hui recommence.

Elles montrent leurs seins et leurs fesses, exergues de leur corps jouissant d'être matés par les beaufs en terrasse, à peine planqués derrière leurs lunettes de soleil. Tortillage du cul sur la selle du vélo, frisson que le vent léger accentue, faire voir cette épaule sur laquelle glisse la bretelle de la robe, ne pas faire voir que j'ai vu qu'il l'a vu. Tétons pointés. Non, pas ce soir. Sauf si tu fais la preuve que tu es bien soumis. Ou que tu fais semblant de l'être. Que je puisse y croire, au moins faire semblant. Que je puisse jouer avec ce qui t'agite. Sirènes. Celui-ci résiste, il se tient, soumettons-le, essayons. Il les connaît mieux qu'elles se connaissent. Elles ne peuvent pas l'ignorer, mais c'est tout comme. Fantasme de lui offrir généreusement leurs fesses, sans retenue, dans l'intimité et le secret. Elles s'en défendent vigoureusement, féministes qu'elles sont, ou lesbiennes. Les deux, tant qu'à faire. Mais quand même, cette chose indomptée... Allons-y voir. Recueillir ce foutre divin, le faire goûter aux copines.

« Je » n'existe plus. A-t-il jamais existé ? Ce singulier sujet, chevalier qui dissuade le combat à ses prémisses d'un mot d'esprit, dont la seule tenue réside dans la pensée de ce qu'il pense, ce qui tient sa parole, érection formée sur l'absence de sens, sur le jeu du grand malentendu. Plus personne n'y tient, femmes ou hommes, résignés, piquant du nez, les yeux au fond du verre qu'ils branlent sans s'en rendre compte, ou si, fugacement, chassons cette idée ; troués, l'œil de la caméra interne braqué sur leur damnation répétée inlassablement, jouissance morbide, balbutiements, incompréhensions. Vellétés de sortir du cercle, impossibles dressés sur le ciel pourtant dégagé, tours de roue, pédalage sans fin et chutes de barrique. Ithaque sans Pénélope, prétendants désœuvrés, voués à la météo et aux horaires d'ouverture du bistrot, délires sous acide et tachycardie, variations au tempo des ragots, pêche aux moules... Bredouille et bredouillis. Misère que la miséricorde entretient, faits divers et nécrophilie, momies sous des masques transparents, plongeons dans la rade, vision de rats bleus sur les murs... Salut, ça va ? Ouais, ouais, ça va... Tu parles... Transparence de la contradiction agissante, permanente, entre ce bout de chair entre les jambes, qui n'en fait qu'à sa tête, et la tête, qui n'y bite que dalle... Allez, une cuite de plus sur ce réel. Rideau.

Douleur d'amour

Elle croit vouloir me quitter. Notre quotidien ne la satisferait plus. Elle ressentirait le besoin d'une autre vie. Pourtant, elle me témoigne une affection, une tendresse, un amour qui la trahit, bien qu'elle s'en défende. J'ai un pied retenu dans notre relation amoureuse, et un autre appelé à se projeter dans un ailleurs impossible. Je l'aime. Comment ? Son éloignement indécis provoque en moi une ambivalence inconfortable. La douleur d'envisager qu'elle me quitte est insupportable. Pourquoi ? Pour quoi ? Que reste-t-il de notre amour ? Nos certitudes chantaient de concert, nos incertitudes d'aujourd'hui, aussi. La laisser être, l'unique façon de l'aimer convenablement.

Sympathie pour l'enfant qu'elle a été, qu'elle est, pour ce avec quoi elle a eu à se débrouiller. Consolations ? Une chose importante : Louise est habitée par ce que je ne peux nommer que du mot de grâce, par l'esprit. Vif argent.

Louise, tendre Louise, ta bouche en cœur, sourire de Mona Lisa, tes yeux de velours, ton nez, caractère planté au milieu du visage, tes cheveux châains, dorés... Ton cœur d'or, toi, la mère de l'enfant que nous attendions et qui n'est pas venu, perfection de grâce, Aure... Pense, pense, rêve, aime, joue, jouis, ris, souris. J'étais, je suis, je serai celui qui t'aime et te laisse être. Louise, tendre beauté, je respire ton prénom, mon souffle est d'amour, vie vivante, vainqueur de la mort. Mes pensées accompagnent ta grâce immanente, où que tu sois, quoi que tu fasses. Elles sont une armée d'anges sur ton épaule, elles veillent sur toi, t'enveloppent d'un amour dicté par le ciel, les eaux et la terre, par Dieu, qui veut que j'écrive ces lignes... Prière d'amour, impureté de mon manque, souillure scripturale, différence et jouissance du Temps... Attendre et redire, refaire à l'infini, la tendresse que je t'adresse...

Paris sans amour

La laideur court dans les rues de Paris. La grâce aurait déserté cette ville. Folie de la norme, fière de s'empresse à colporter, à chaque coin de rue, dans chaque vibration qu'elle émet, son dérèglement, son agressivité, sa paranoïa et sa fureur ignorante. Cadres supérieurs, se pavanant comme des étrons, en short sur des trottinettes, bipèdes ne sachant plus marcher montés sur des bolides stupides et aveugles que chacun est sommé de laisser librement foncer dans le mur. Mères exaspérées à bicyclette, le doigt sur la gâchette du klaxon, le regard torve et la bouche mauvaise, pressées d'en finir avec les retards de la journée, ceux d'infimes satisfactions retorses, ceux qui dictent à la commissure de leurs lèvres un rictus de dérision morbide, pressées d'en finir avec la vie vivante, joie et grâce d'être né dont elles se privent, amères, depuis leur premier coït. L'angoisse, le manque du manque, le désir flapi, la jouissance mortifère se lisent sur chaque visage. Il est d'autant plus frappant d'en rencontrer un dont les traits sont encore franchement vivants, animés et joyeux. Parler n'est plus, il faut communiquer, un robot greffé au bout du bras, dont la supposée omniscience dispense de songer à lire le moindre livre, ou si, à condition que celui-ci soit recommandé par les modeux qui conviennent. Annulation de la possibilité de penser, possibilité cependant de géolocaliser un partenaire de rencard qui remplira l'office de nourrir quelques illusions nécessaires quant à l'existence de l'amour et du rapport sexuel. La solitude, ennemie désignée de la folie moderne, que le téléphone intelligent semble avoir définitivement vaincue. Objet à tout emploi, à tout service, *à toutes fins utiles*, miroir d'une réalité pervertie par son omniprésence invasive, reflet déformant et flagorneur d'un moi déchu virtuellement idéal. Prémisses d'apocalypse, obsessions religieuses que le réchauffement climatique exacerbe, identités minoritaires dont le bruit d'invectives clive chacun et chacune, bulles sociales d'entre-soi complaisant, misère économique pour beaucoup, qui, s'ils parvenaient à la richesse, commettraient les mêmes exactions que les puissants salopards dont ils font les frais. Torrents d'alcool, il s'agit de noyer ce réel impossible et de recommencer, à en perdre la capacité d'articuler, bébés jamais sevrés d'un trop-plein de sensations addictives ; vomir avant de se mettre au lit pour un sommeil sans rêves, qui accouchera d'un réveil identique à celui de la veille, morne et sans horizon. Paris sans amour.

Philippe Lefebvre